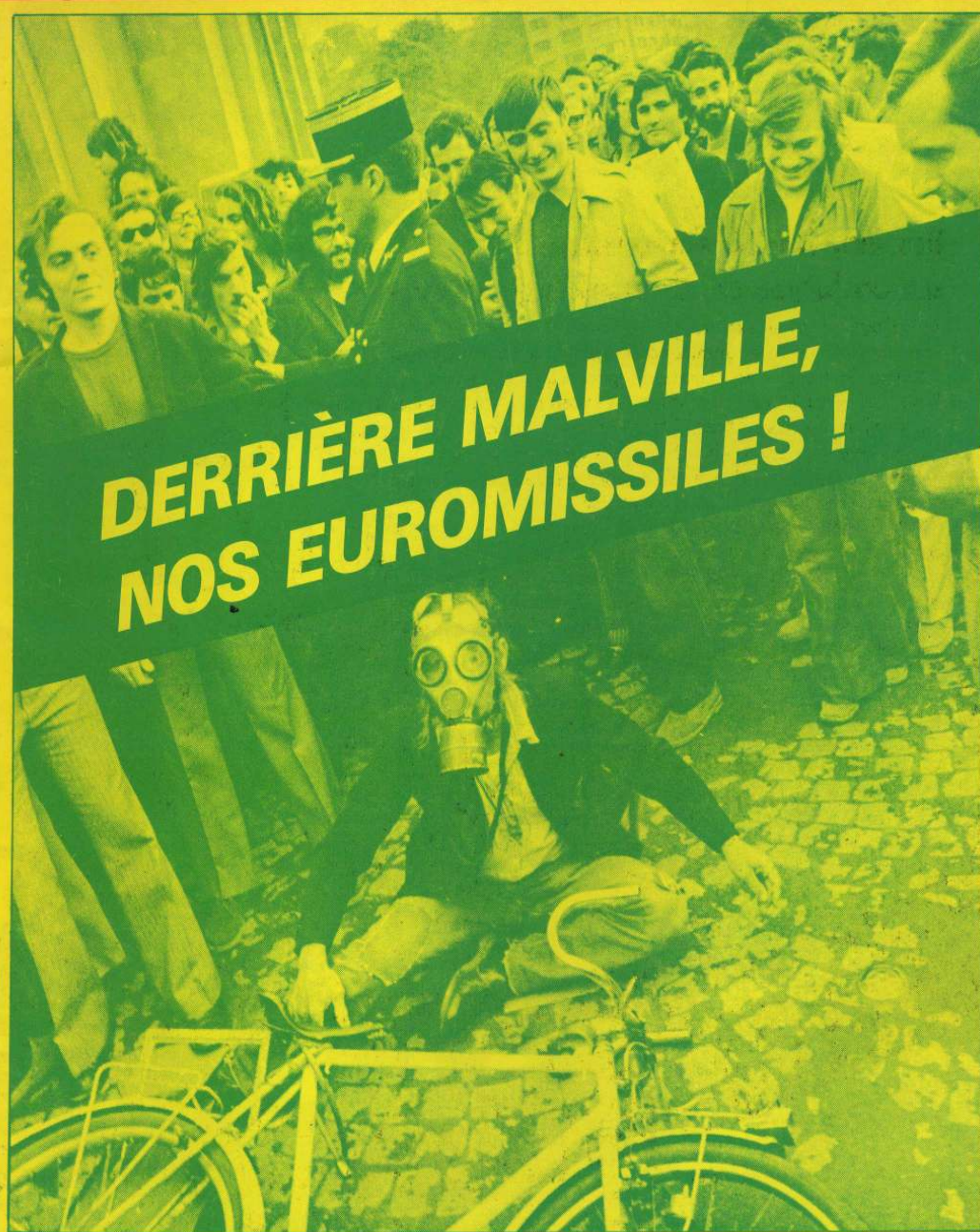


AGORA

REVUE LIBERTAIRE / N° 22-23 / ÉTÉ 1984 / 30 F.



contient numéro spécial u.r.s.s.

CE FROID QUI VIENT DE L'EST

rencontre anarchiste internationale

Venise, 25-30 septembre un colloque et diverses autres choses

Le colloque d'études explorera, en usant de diverses formes de communication et de discussion (rapports, tables rondes, séminaires, groupes de travail, etc.), un large spectre thématique englobant les problèmes théoriques et pratiques majeurs qui se posent aujourd'hui aux anarchistes. On y cherchera donc à faire le point sur la pensée et l'action libertaires, sur l'évolution de la domination, sur les tendances anti-autoritaires, en bref, sur les rapports actuels entre Etat et anarchie.

Parmi les diverses autres choses en chantier : — un espace ouvert consacré aux « rencontres conviviales permanentes » où les camarades pourront parler, boire et manger, avant, après et, pourquoi pas, pendant les sessions du colloque ; — une « histoire et géographie de l'anarchisme par l'image et le document » (un long voyage à travers photos, dessins, documents, vidéos...) ; — une exposition « Art et anarchie » ; — une foire de la presse et du livre anarchistes ; — des spectacles, de la musique... (voir page 17 de cette revue).

Le colloque est organisé par le Centro Studi Libertari (de Milan), l'Anarchos Institute (de Montréal) et le Centre International de Recherches sur l'Anarchisme (de Genève).

Secrétariat : Centro Studi Libertari « G. Pinelli », viale Monza 255, 20126 Milano — Tél. 02/257.40.73, tous les jours, de 16 à 19 heures, sauf le samedi.



PLEINS FEUX

HEXAGONE

LIBRE SERVICE

SANS FRONTIÈRE

ARGUMENTS

NOTRE MÉMOIRE

COPYRIGHT

RUBRIQUES

PLEINS FEUX

4. Malville 84, il n'est peut-être pas trop tard...
6. Arrêter Malville.
7. Au-delà des divergences.
8. Demandez le programme.

HEXAGONE

9. CFDT : Recentrage peau finé !
10. Big Brother européen.
11. Radios « libres » : grincements de fréquences.

LIBRE SERVICE

13. Jacques Viguié : « Taylor aime Coubertin ! ».

derrière MALVILLE



nos EUROMISSILES

SOMMAIRE

RÉDACTION

Directeur de publication : Solon Amoros
Equipe de rédaction : Claude Ariso,
Juanito Marcos, Michel Auvray,
Jean-Louis Nadar, Tony Alvarez,
Solon Amoros, Violette Marcos.

Correspondance : Agora,
BP 1214, 31037 Toulouse Cedex

Permanence téléphonique :
les vendredis de 18 à 20 h
au (61) 59.24.01

TECHNIQUE

Composition : Scot CARACTERES,
16 impasse Bélou 31200 Toulouse.
Tél. (61) 23.96.75

Imprimerie : SACCO, 10, rue Gazagne
31300 Toulouse. Tél. (61) 42.03.30

Façonnage : M.D.P. 10 bis,
rue des Teinturiers, 31300 Toulouse.
Tél. (61) 42.12.48

ABONNEMENTS

Prix du numéro : 15 F.

Abonnement : 5 numéros - 70 F
(Etranger, TOM-DOM : 85 F
Par avion : 105 F)

Abonnement de soutien : 100 F et plus.

Pour tout versement : Agora,
CCP 3-716-17-Y Toulouse

Ont été mis à contribution
pour ce numéro :

Dominique, Jean-Luc, Patrice, Michel
Auvray, Julie Desgranges, Violette
Marcos, Denis J., Solon Amoros,
Jean-Louis Malan, Jacques Viguié,
Claude Ariso, Juan Hernandez, Xavier
Vadillo-Aurtenetxe, Hélène Chatelain,
Stéphane Gatti, Toni, Stephano Fab-
bri, Jean-Louis Nadar, J.-L. Socram,
Juanito Marcos, Tony Alvarez,
l'Archéoptéryx, Rivista A., Umanità
Nova, et les copains et copines de la
SCOT Caractères, de l'Imprimerie
Sacco et de l'Atelier de Façonnage
M.D.P. A tous, merci.



SANS FRONTIÈRE

20. Amsterdam : Chronique
d'une expulsion.
22. Bolivie : Le réveil indien.

ARGUMENTS

27. Linton Kwesi Johnson,
poète et militant.

NOTRE MÉMOIRE

24. Sports : Les Jeux Olympi-
ques de Berlin en 1936.

COPYRIGHT

30. La victoire sur le Soleil :
dérive à travers la galaxie
futurienne.

RUBRIQUES

13. Case Libre ; 34. Méga-
phone ; 36. Graffitos.



contre le nucléaire et le militaire

IL N'EST PEUT-ÊTRE PAS

TROP

TARD...

Malville 84 : les mythes sont battus en brèche. La dimension militaire du nucléaire avait rarement été jusqu'alors mise à ce point en avant. Derrière Malville se trouvent, à l'évidence, "nos" euromissiles et le terrorisme d'Etat. Devant Malville se retrouveront, les 4 et 5 août, des milliers et des milliers d'individus qui ne se résignent pas à l'inacceptable.

Ces cinq pages "Pleins feux" ont été préparées par trois militants lyonnais engagés dans la campagne contre Malville : Dominique, Jean-Luc et Patrice.

4

L'OPPOSITION au surgénérateur ne s'est pas dissipée avec la fumée des gaz lacrymogènes, il y a déjà sept ans. Superphénix trouve de moins en moins de partisans dans les milieux scientifiques et même au sein d'EDF et du CEA. Naguère opposée à la filière surgénératrice, la gauche au pouvoir s'est heurtée à plusieurs manifestations d'ampleur modeste mais à l'écho non négligeable : marche de Malville à l'Elysée, manif sur le plateau d'Albion, intervention au dernier congrès du PS,...

Faisant suite à ces multiples initiatives, la nouvelle campagne « pour arrêter Superphénix et la filière surgénératrice » présente des aspects pourtant inhabituels et souvent paradoxaux.

AU CARREFOUR DE LA RAISON D'ÉTAT

D'UNE certaine manière, la lutte actuelle contre Malville est issue d'un carrefour d'échecs :

Le mouvement antinucléaire « civil » est laminé, cassé par la répression, le silence des médias, le non-respect par l'Etat des procédures légales, mais aussi par son localisme et son incapacité à raisonner autrement qu'en lutte de territoire. La manif de Malville 77 a sans doute eu un impact très important sur le moral des militants : le nucléaire, c'est la raison d'Etat qui s'impose à tous, y compris à coups de grenades.

Le mouvement anti-guerre n'arrive pas à prendre en France le caractère massif qu'il connaît dans presque tous les autres pays euro-

péens. Le « Mouvement de la Paix », marque déposée, toujours très dépendant du PC, n'arrive pas à être crédible. Le CODENE, tiraillé par des intrigues continuelles entre l'extrême gauche, le PSU et la CFDT entre autres, n'arrive pas à créer une alternative attirante.

Un certain « vide » politique s'installe dans le pays. Les organisations politiques ou syndicales perdent régulièrement de leur importance numérique, parfois au profit d'organisations humanistes (style Amnesty), souvent en faveur de l'indifférence.

D'autres aspects ont par contre joué dans un sens plus positif. Des déclarations publiques de scientifiques montrent au fur et à mesure des années les liens étroits entre le nucléaire civil et militaire. Les programmes électro-nucléaires de plusieurs pays connaissent des faillites ou des coupes sombres. La progression de la consommation d'électricité n'a pas du tout évolué comme l'avait prédit EDF, etc.

L'idée de la campagne contre Malville est en fait sortie de la manif contre les missiles du Plateau d'Albion. Il apparaissait important à de nombreux militants anti-guerre de manifester clairement leur désaccord avec la doctrine de dissuasion française. Mais, si les missiles du Plateau d'Albion sont installés depuis de nombreuses années, Malville n'est pas encore chargé en sodium et en plutonium et on peut encore arrêter cet outil indispensable au déploiement de la force de frappe française.

Le projet était présenté au rassemblement du Larzac en août 83 et relativement bien accueilli par les groupes de la région Rhône-Alpes. La position du CODENE national est par contre

très hostile dès le début. Quand une coordination régionale envisage de manifester devant le congrès du PS en octobre 83 à Bourg-en-Bresse, le bureau exécutif envisage même l'exclusion du CLAR (correspondant lyonnais du CODENE). La manifestation, forte de seulement 200 personnes, mais déterminée, se déroule sans incidents et une délégation est reçue par L. Jospin, ce qui permet une petite couverture dans la presse. Depuis, les choses se sont bien calmées et l'appel pour l'arrêt de Superphénix est signé par à peu près soixante-dix groupes locaux, une douzaine d'organisations nationales et plusieurs organisations étrangères.



DES PETITS PAS POUR UN GRAND NON

LA campagne actuelle comporte plusieurs étapes visant différents objectifs. Il ne s'agit pas de faire simplement « mouser » autour d'un slogan, pour retomber dans l'apathie après l'été, mais d'engager une résistance durable et organisée au programme électronucléaire et à la loi de programmation militaire. Première étape, le 10 mai, publication d'un plagiat de « Libération », « L'Aberration » qui, au travers d'articles, interviews et chroniques bien connues, démontre l'utilisation militaire de Superphénix. Les 26 et 27 mai, les « Assises européennes contre la surgénération » ont permis la rencontre de scientifiques et de militants venus de plusieurs pays et soucieux de diffuser très largement ces analyses. Les 4 et 5 août, ce sera un rassemblement à proximité du site : musique et surtout débats, pas d'action directe contre le site. Et on ne s'arrête pas là, on envisage avec quelles forces continuer à l'automne.

Car, enfin, peut-on réellement arrêter Superphénix et la filière surgénératrice ? Ce thème se heurte en effet à beaucoup de scepticisme. Au-delà des réactions de pessimisme un peu compréhensibles actuellement, on peut tout de même dégager un certain nombre d'éléments qui donnent une certaine crédibilité à cette lutte.

PAS D'ILLUSIONS, DES ARGUMENTS

LES techniques liées à la construction d'un surgénérateur de la taille de Superphénix ne

sont pas sûres. Il n'y a pas de précédent dans le monde et nos ingénieurs sont obligés de repousser régulièrement la date de mise en service. Faire le maximum de publicité autour des incidents survenus à Malville ou à l'étranger, dénoncer les faiblesses de protection en cas de séisme ou d'instabilité du terrain, ne peut que faciliter cet état de choses.

De la même manière, dénoncer les insécurités liées à l'environnement peut conduire à un abaissement des normes de pollution, donc à augmenter le coût du réacteur.

L'argent est d'ailleurs toujours dans ce projet le nerf de la guerre. Les coûts du réacteur « à neutrons rapides » sont en train de s'envoler et les plus optimistes n'envisagent pas la rentabilité de la filière avant la moitié du siècle suivant. De quoi faire réfléchir le contribuable.

Il faut bien avoir à l'esprit que Superphénix est le premier maillon d'une filière et que d'ores et déjà, six autres sites ont été envisagés, dont deux publiquement (Malville et St-Etienne des Sorts). Même s'il est hypothétique d'empêcher le chargement de Superphénix 1, en l'isolant on le rend largement inopérant.

D'autres éléments sont liés à l'aspect purement militaire de Superphénix, mais il est plus difficile de s'en faire une idée exacte, les informations ne filtrant qu'à petite dose. Les débats internationaux sur les transferts de plutonium sont au premier rang de la préoccupation des Etats dans cette période de guerre froide. Les USA ont la possibilité de se constituer arbitres publics ou occultes des transactions actuelles entre la Grande-Bretagne, l'Allemagne et la France en particulier. Tout peut être envisagé : l'exigence américaine du retour de tout le plutonium aux US, la vente de plutonium français aux américains, une collaboration franco-britannique plus poussée, tant au point de vue « civil » (un accord vient d'être signé pour le 2^e surgénérateur), qu'au point de vue militaire (dans le cadre de l'organisation européenne de défense).

Le temps n'est pas, n'est plus aux illusions et c'est tant mieux. Enjeux essentiels, objectifs clairs, « Malville 84 » marque sans doute le début d'une autre époque, plus « réaliste » et non moins déterminée. Le rassemblement des 4 et 5 août n'a aucunement pour ambition d'être le point culminant de la campagne. Ce sera, plus simplement, l'occasion de relancer le débat sur des bases plus approfondies, le moyen de mettre au point des initiatives ultérieures, un moment fort d'une entreprise de longue haleine : une résistance à plusieurs niveaux (des actions radicales sur le terrain aux interventions plus légales) qui nous concerne tous et toutes. Malville, ce sera le rendez-vous de l'été 84. Notre rendez-vous.



LA DISSUASION, C'EST NOUS...

Il peut paraître surprenant pour un antimilitariste de considérer qu'il est primordial de se battre aujourd'hui contre la folie nucléaire. C'est évident que l'on voit mal François Mitterrand appuyer sur le bouton rouge ! Pourtant la force de frappe joue bien son rôle de dissuasion : elle a permis à l'Etat français d'occuper une place tout à fait privilégiée dans l'exploitation du Tiers-Monde ; elle a permis d'éviter que la vague pacifiste ne déferle sur la France comme dans les autres pays. Elle accentue chez les Français une vision purement hexagonale du monde... alors que pour ceux qui nous gouvernent, les frontières n'existent pas.

L'organisation, les buts de la défense sont, en France, un domaine réservé de l'exécutif. Il n'y a pas de débat politique sur ces sujets. L'un des premiers objectifs de la lutte anti-guerre est de briser ce carcan, cette passivité de la population face à la chose militaire.

Bien sûr, il ne s'agit pas seulement de crier notre « amour » de la Paix. Si l'on veut mettre un grain de sable dans la machine guerrière avant d'être tous complètement broyés, il faut choisir un « angle d'attaque », peser sur les maillons faibles de la chaîne. La production du plutonium indispensable à la fabrication des bombes en est un. Et de taille !





UN rapport gouvernemental récent a montré qu'il y a trop de centrales nucléaires compte tenu de la baisse de la consommation d'énergie en France.

ARRÊTONS MALVILLE ET LA FILIÈRE SURGÉNÉRATRICE
CAMPAGNE POUR L'ARRÊT DE MALVILLE

au-delà des divergences

OPPPOSITION aux euromissiles face à l'un des lieux où ils se construisent, dénonciation de la force de frappe française, "Malville 84" n'a assurément rien à voir avec les promenades prétendument pacifistes qui, décidées en haut lieu, prennent bien soin de ne remettre en cause que les bombes de l'autre, des autres puissances. Et pour cause. Le rassemblement de cet été et la campagne dans laquelle il s'inscrit n'ont été ni décidés ni pris en charge par les structures nationales d'organisations fréquentant volontiers les allées du pouvoir.

"Malville 84" est une initiative prise, à la base, par une coordination régionale. Une initiative de

militants de la région Sud-Est qui se sont retrouvés, à plusieurs reprises, sur le terrain, ces dernières années, dans des manifestations communes (Plateau d'Albion, Marche Malville - Mont Verdun - Bourg-en-Bresse...). Une initiative à bien des égards originale, novatrice : refusant de démissionner, et parce qu'ils en ont assez de faire les queues de manif, des militants antimilitaristes et antinucléaires prennent la lutte en main pour devenir organisateurs d'un grand rassemblement international.

Vouloir rassembler n'est pas chose aisée. Déjà des critiques s'élèvent, le Groupe Anarchiste de Lyon leur reprochant de "brader

les objectifs antinucléaires et antimilitaristes". Inévitable compromis ou compromission inacceptable ? Au-delà des divergences, les uns et les autres poursuivront sur le terrain un débat loin d'être clos.

Dominique, qui est militant antimilitariste et membre du Collectif lyonnais pour l'Appel Russe (CLAR-CODENE) illustre ci-dessous quelques notions de vocabulaire. Le dictionnaire donne en effet deux définitions du mot "rassemblement" :

1°) "Réunion d'individus que l'on fait venir au même endroit".

2°) "Union pour une action commune". Et qui dit union dit nécessairement convergence des différences.

PLUTONIUM-SUR-RHÔNE !

LE texte d'appel, bien qu'il ne puisse nous satisfaire en tant qu'antimilitaristes et libertaires, est le résultat de la confrontation des diverses sensibilités présentes. Le tout est de savoir comment on compte lutter contre Malville et faire avancer la sensibilisation à nos idées. Soit en restant puriste, en prêchant dans le désert, et, satisfait de ne pas s'être sali les mains avec des écolos et des gauchos ; soit en participant à des collectifs beaucoup plus larges pour des objectifs évidemment bien précis, et dont l'organisation ne se fera pas uniquement sur nos bases mais sur un compromis.

La question est d'importance : sommes-nous capables de nous insérer dans un mouvement ou un tissu social par des participations diverses, tant dans des co-organisations que pour des apparitions spécifiques, notamment les 4 et 5 août ?

Il n'est pas cohérent de rejeter ces initiatives dans une logique de régression pour des antimilitaristes et antinucléaires. S'il y a un recul, il se situe dans le faible écho qu'a eu cette campagne depuis le début chez les antiautoritaires, et leur incapacité de con-

frontation et de participation à des initiatives d'envergure. Reconnaissons tout de même notre réalité embryonnaire : tout purisme idéologique exacerbé ne peut être que le frein à des pratiques effectives et collectives sur le terrain.

Cette lutte commence par des Assises et un Rassemblement pour préparer une sensibilisation large et une « mobilisation », préalables essentiels à une continuité d'actions pour l'arrêt de Malville — qui ne se fera évidemment pas le soir du 5 août !

Une sensibilisation plus large pour sortir du cadre des quelques dizaines de milliers d'averti(e)s ou d'initié(e)s des manifs. Cette campagne se situe entre le déploiement d'une lutte concrète et l'action de type politicien, c'est-à-dire une démission de notre pouvoir. La gauche, ce n'est pas une surprise, a créé une désillusion, ce qui a accéléré les volontés de lutte de base.

Nous, nous avons toujours opté pour ce type de lutte. Allons-nous être absents sous prétexte que ce n'est qu'une action directe limitée et que le texte d'appel, par exemple, paraît d'essence réformiste ?



« MÊME
LES PETITS PAS... »

L'ACTION directe non marginale ne peut être que limitée : la sensibilisation revient de très loin, l'action ne peut être que le reflet du rapport de force effectif et l'objectif n'est pas d'aller au casse-pipe. Toutes les actions, mêmes limitées (blocages, camp de paix...), qui retardent les travaux, augmentent et perturbent coûts et programmes. Tout, même les petits pas, sont à compter ou alors il faut croire au « jour de la révolution », caution de beaucoup de non-investissement sinon de démission de tout combat pour le seul nombrilisme d'avant-garde.

Cette campagne ne profite pas d'un défilé de la Nation à la Bastille pour dénoncer une orientation politique mais montre du doigt la concrétisation de choix politiques bien précis (ce qui ne laisse pas beaucoup de place au soutien critique).

Nous ne pouvons renier ces initiatives sur Malville qui vont dans le sens d'une large prise de conscience de l'imbrication quasi totale du nucléaire et du militaire. Cette campagne conjugue deux types de lutte qui ont eu trop souvent tendance à évoluer en parallèle : l'une contre le nucléaire, et notamment la surgénération et le retraitement, l'autre contre la course aux armements nucléaires.

Nous avons à nous situer par rapport à des luttes de terrain à caractère anti-guerre, sans pour autant que cela conditionne une quelconque appartenance au mouvement CODENE « déposé », dont la pratique globale se situe plus dans les conférences internationales à Berlin ou Pérouse que sur le terrain, en France. « Malville 84 » est une initiative contre un site et ses implications, elle n'a pas pour but de faire valoir une audience.

COMISO ET MALVILLE

MALVILLE est un projet européen derrière lequel se profile la défense nucléaire européenne. La participation de groupes de base étrangers et leur sensibilisation à Malville est effective, notamment en Suisse et en Italie.

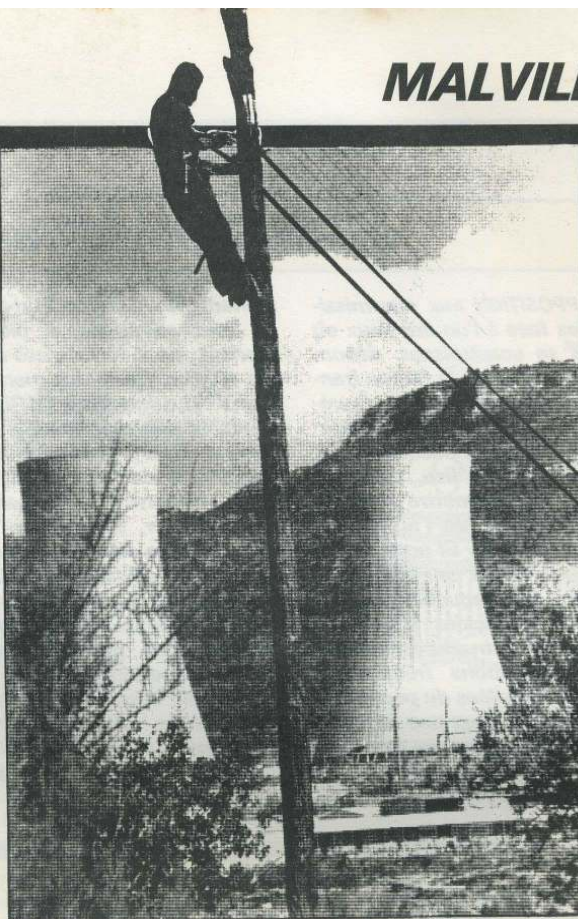
Les contacts et liaisons internationales de lutte sur les sites de nucléaire civil et militaire sont une condition fondamentale de notre capacité de prise en compte global de notre problème. Il n'y a pas Malville ou Comiso, mais les deux. Notre compréhension des luttes hors hexagone est une nécessité absolue à toute approche d'internationalisme, du moins tel que nous le concevons.

Est-ce un hasard si CODENE et PSU n'ont pas nationalement pris en compte cette campagne, ce qui leur évite d'avoir à balayer devant leur porte... ou leur strapontin gouvernemental ? Il faut bien comprendre que la mise en place de cette campagne a subi maintes pressions et que la non-participation à ce type de logique de lutte sur les sites en compromet la réalisation. Son échec cautionnerait d'autant la pratique des « diplomates de la paix », qu'ils soient alignés ou non.

**5 TONNES DE PLUTONIUM !
5000 TONNES DE SODIUM !
MENACE PERMANENTE**

MALVILLE 4.5 AOÛT 84

ARRÊTONS MALVILLE ET LA FILIÈRE SURGÉNÉRATRICE.
CAMPAGNE POUR L'ARRÊT DE MALVILLE
c/o CEP BP 5006 St-JEAN 69245 LYON CEDEX 5



AVEC QUI ?

L'APPEL pour l'Arrêt de Superphénix et de la filière surgénératrice a permis un regroupement au premier abord assez hétéroclite.

Au niveau régional, une collaboration déjà ancienne entre des groupes antinucléaires, écologistes, antimilitaristes, et aussi des organisations politiques, donne une certaine cohésion au mouvement.

Au niveau national, le CODENE « qui soutient politiquement l'initiative », n'a pas voulu signer le texte d'Appel. Mais la plupart des constituants du CODENE ont maintenant rejoint la coordination (Verts, MDPL, MAN, Ecoropa, Amis de la Terre, etc.). Le PSU national n'a pas signé mais a laissé ses fédérations libres de le faire, ce qui est le cas pour plusieurs d'entre elles. Aucune organisation de la CFDT n'a encore signé le texte, mais plusieurs UD (dont celle du Rhône) soutiennent la lutte contre l'aspect civil. Pour le moment peu de groupes antimilitaristes (GARM, OMR...) ; pas de groupe libertaire.

DEMANDEZ LE PROGRAMME !

POUR tout savoir, faire savoir et rejoindre le rassemblement des 4 et 5 août à Malville :

— Du matériel d'information très varié est disponible : cartes postales, enveloppes, pétitions, autocollants et, bien sûr, affiches.

— Un plagiat d'un journal autrefois bien connu des militants a été réalisé : "L'Aberration", 12 pages bien faites et bien pleines. Du solide : rien à voir avec le quotidien ayant usurpé son titre.

— Un contact pour toute commande ou demande d'informations : Campagne pour l'arrêt de Malville c/o CEP BP 5006 St-Jean. 69245 Lyon Cedex 05. Permanence téléphonique : (7) 827.29.82. (9 à 18 h).

— Un CCP pour vos paiements, participations financières et encouragements : 626 63 K Lyon, à l'ordre de Michel Bernard.

— Un lieu et un seul pour voir les films, parcourir les stands, prendre part aux débats et à la fête des 4 et 5 août : face au site, côté Ain, de l'autre côté du Rhône par rapport au surgénérateur. Arriver par Morestel ou Montalieu sur la RN 75 reliant Bourg à Grenoble. Itinéraire fléché à partir de ces deux villes.

CFDT,

RECENTRAGE

PEAUFINÉ

C'EST vrai, le syndicalisme est en crise. Mais, quelle crise ! Le dernier délire du Conseil national de la centrale cédétiste tend à prouver que les symptômes sont alarmants.

MEME si l'on sait que les débats menés en ce moment, ne sont que les jalons d'une réflexion qui, partie du recentrage en 78, doit aboutir au prochain congrès en mai 85. Il est donc vrai que la CFDT, aujourd'hui, n'a pas changé sa stratégie mais a pratiqué un réajustement d'orientations déjà anciennes. Ceci dit, il y a tout de même des termes qui sonnent comme un glas.

« Le monde change, changeons notre syndicalisme »

LES déclarations de Maire ont de beaux titres. Beaux, mais aberrants. La CFDT a toujours eu des facultés de récupérations extraordinaires, comme elle le montra en 68-72. Mais après la période de gestation, en 78, les choses sérieuses commencèrent. Le fameux rapport Moreau qui annonçait le « recentrage » fut le point de départ d'un nouveau syndicalisme. La fin des illusions sur « l'union de la gauche », les rencontres formelles ou non avec le patronat, montrèrent que le courant réformiste, à l'intérieur de la centrale, marginalisait peu à peu les vagues anarcho-syndicalistes et soixantuihardes. Les socialistes de tous poils, majoritaires, y trouvèrent ainsi leur compte.

Aujourd'hui, les analyses du Conseil national ne peuvent que les réjouir. Parmi

les thèmes stockés désormais au rayon « articles périmés », figure en bonne place, la lutte de classe. Comme l'expliquent des ténors de la centrale, tel Y. Dalmeau (secrétaire national du SGEN) : « **La lutte de classe ne résulte pas que du statut social des acteurs mais d'abord du contenu et du sens de leur action. Sinon, c'est du corporatisme** ». L'incohérence apparente de cette phrase ne doit pas faire écran dans la mesure où, en Lorraine, récemment, des cadres cédétistes ont pu taxer, avec l'aval de la centrale, de « corporatistes » certaines revendications qui rejetaient le Plan acier.

Après avoir abandonné un des piliers qui a permis toutes les avancées du mouvement ouvrier, le Conseil national n'a pu que retrouver les vieux schémas de l'analyse libérale : « les lois du marché » et « l'initiative individuelle ». Dans sa volonté de « new-look », la CFDT nous avait habitué à mieux. Les « partenaires sociaux » sont donc réconciliés puisque désormais **« l'enjeu de la propriété privée n'est ni sa suppression, ni son changement de titulaire mais son encadrement, sa limitation par la propriété sociale conçue comme l'établissement de rapports contractuels entre les parties »**. Le courant social-démocrate, dans lequel le planisme a toute sa place, retrouve désormais, grâce à des textes comme celui-ci, des let-

tres de noblesse qu'il avait perdu depuis longtemps.

Il est évident que dans ce cadre nouveau peut s'engouffrer tout le courant libéral français. Il était donc inutile, comme l'a fait Maire, à la fin du Conseil, de rappeler que les portes de la Centrale étaient ouvertes aux « élus ou partis d'opposition ». C'était induit dans ce qui précédait.

Mais pour qui roule la CFDT ?

DÉSORMAIS, à l'intérieur de la centrale mairiste, le vieux courant du syndicalisme chrétien, à l'origine de la CFTC, retrouve un certain élan. Mais c'est surtout la rupture avec le PC et ce qui s'y apparente, qui est entérinée. Déjà, dans l'échiquier politico-syndical des années 70, c'est face au PC (et à travers lui, la CGT), que les Mairistes voulaient construire un nouvel espace, une « troisième alternative ». C'est pourquoi, dès 78, la centrale se restructurait de façon à gérer la crise que ce soit avec la droite ou avec la gauche. Les élections de 81 n'ont pas changé en profondeur cette analyse. Cependant, le poids numérique des militants PS et la convergence de point de vue sur certains aspects entre le pouvoir et la CFDT, explique ce que l'on a appelé l'« aspiration vers le haut ». De La Lumière, à J. Chérèque, nombreux sont les militants que l'on retrouve dans les



Ministères ou leur antichambres. L'indépendance syndicale, dans ces conditions, est une chose à plaisanterie...

Mais il y a plus grave. Car cette collusion tend à faire croire que la CFDT, dans ses orientations même, roule pour le pouvoir actuel. Or, ce n'est que conjoncturel. La centrale s'adapte déjà à la prochaine venue de la droite.

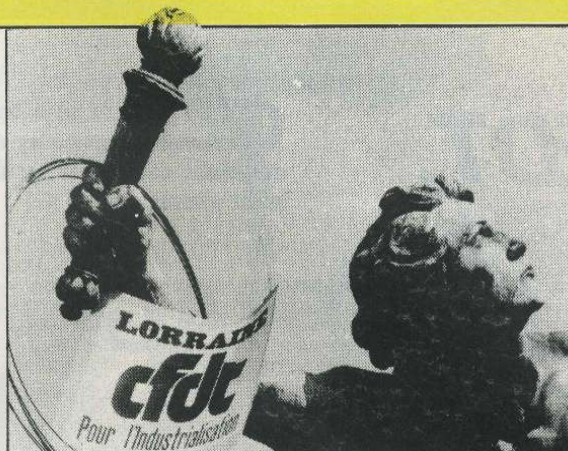
Le projet actuel cédétiste dépasse largement les échéances de 86 et surtout inclut la possibilité de gérer la crise tant avec la gauche aujourd'hui qu'avec la droite demain.

En insistant sur cette possibilité, la CFDT, de plus en plus, affiche une image de marque « a-politique ». Ainsi, d'une part, par son « réalisme », elle contribue à marginaliser la CGT et le PC, mais d'autre part, elle marche sur les plates-bandes de FO.

Demain : quel syndicalisme CFDT ?

APRÈS le « syndicalisme de classe », voici venir celui offrant des « services ». Déjà à Talbot et en Lorraine, alors que la lutte était très vive, la Confédération a maintenu le cap sur les profits, les sureffectifs, les nouvelles technologies. Dès lors, on comprend le clivage qui a pu se produire, tant à Talbot qu'en Lorraine, entre les militants de base et le sommet. Au congrès de la Fédération des métaux, en mai dernier, les militants sidérurgistes lorrains ont quitté la salle en claquant la porte. Encore d'affreux gauchistes...

Mais de toutes façons la CFDT ne tient pas à garder ce type de militants. Désormais, comme l'a précisé le Conseil national, il y aura dans le syndicat : « des



adhérents, des militants d'entreprise s'occupant du fonctionnement du syndicat... et des militants « spécialisés » (pour siéger à la Sécurité sociale par exemple). Sous tous ces termes il faut lire : des permanents.

Si les lois Auroux (le plus gros acquis mis en avant par la CFDT) institutionnalisent tous les syndicats, la CFDT, quant à elle, entérine le fait et arguant de la désyndicalisation transforme ses militants en fonctionnaires syndicaux. Le centralisme démocratique, qui est désormais à la base de son fonctionnement, ne peut être qu'en harmonie avec ce type de structures. Elles seront chargées de « rendre des services », dans le travail mais aussi dans le temps libre. D'un côté, des professionnels pour aller négocier avec le patron, de l'autre des gestionnaires du cadre de vie. Avec un peu de retard certes, mais plus de brio, la CFDT, se lance dans les créneaux de la CGT et surtout du SNI. Maire parle déjà

de l'idée « d'une mutuelle d'assurance ou d'une agence de voyage qui pourrait passer contrat avec la CFDT ». Voilà qui fera plaisir aux Lorrains.

Face à la dérive

LE peaufinage de cette orientation est loin d'être fini et les contradictions qui en résultent ne seront même pas résolus en 85. Mais face à tout cela, tant dans les luttes que dans « l'alternative syndicale », le travail à mener est rude. Si la démocratie dans l'action comme dans les débats, doivent être imposés de main de maître, cela ne peut suffire. Face aux orientations générales de la centrale syndicale, les opposants doivent se faire entendre et pas seulement espérer se compter au moment du congrès. Car là peut se profiler un autre piège déjà connu. « L'autre démarche syndicale » reste toujours à construire et à développer.

J. Desgranges

BIG BROTHER EUROPÉEN

Le lilas ne fleurit pas toujours en mai ; pour preuve le nouveau passeport normalisé européen, couleur lilas, dont les premiers exemplaires devraient paraître en novembre 84.

PROGRÈS informatique oblige, les États, membres de la C.E.E. pourront, à leur gré, remplacer la seconde page de ce document par une page plastifiée. Celle-ci, bordée par une bande de lecture optique informatisée qui permettra la consultation immédiate des divers fichiers, présente quelques intérêts majeurs aux yeux des Big-Brothers :

- D'abord, le gain de temps : le contrôle de la Police de l'Air et des Frontières ne prendra plus que deux secondes, alors

qu'actuellement un passeport sur vingt en moyenne est contrôlé.

- Ensuite, tout passage de frontière laissera une trace.

- Enfin, c'est un procédé, peu ou pas falsifiable. Si le plastique est détérioré, cette page s'assombrit illico par réaction avec l'oxygène de l'air. Technique déjà utilisée pour la nouvelle carte plastifiée délivrée aux étrangers en France. Pour peaufiner le tout, l'imprimante au laser reproduira la photo et la signature dans la trame de la carte qui aura des motifs tarabiscotés, style billet de banque.

L'Allemagne et le Danemark appliquent la bande à lecture optique au passeport, mais aussi à la carte nationale d'identité.

La France, de son côté, a affirmé en août 81 qu'elle n'incluerait pas cette page plastifiée dans son passeport européen. Mais quand on sait ce que valent les promesses du gouvernement socialiste, on peut se demander si le Ministère de l'Intérieur qui refuse de se prononcer sur ce

sujet, n'est pas prêt à passer outre, malgré la Commission Informatique et Libertés, dont on connaît les limites. En effet, il est sûr que les divers fichiers de la DPSD (sécurité militaire), la DGS (contre-espionnage), la DST (surveillance du territoire) et VAT (terrorisme) sont informatisés au mépris de la loi de 1978 « Informatique et Libertés ».

On sait également que les Ministères de l'Intérieur et de la Défense — très intéressés, on s'en doute — cherchent à détourner cette loi en essayant de faire appliquer par le Conseil d'Etat le secret sur les décrets autorisant les fichiers informatisés à stocker des renseignements personnels, voire intimes, sur les individus.

Donc, une affaire à suivre avec vigilance dans ses deux versants : le passeport européen à bande de lecture optique et l'application du secret aux fichiers informatiques ; le second étant la condition nécessaire à une mise en place efficace du premier.

Ne nous en fichons pas !

D.J.

RADIOS « LIBRES »

GRINCEMENTS DE FREQUENCES

AVEC la législation de la publicité sur la bande FM, les radios qui déjà n'étaient pas libres vont cesser maintenant d'être locales. La loi du développement du marché uniformise un des derniers territoires à prendre. Mais cette logique était présente bien avant son officialisation.

Si la publicité, au lendemain du 10 mai, avait fait l'objet d'une interdiction, ce n'est certainement pas pour préserver le "88-104" des puissances d'argent. C'est plutôt, à l'inverse, pour préserver certaines puissances d'argent de la bande FM.

LES ENFANTS DES PÉRIPHÉRIQUES

Le marché publicitaire étant la chasse gardée de la presse régionale, le syndicat national de cette même presse (SNPQR) avait exercé pression sur pression pour que les RLP (radios locales privées) ne grignotent pas une part de leur gâteau. Depuis, les quotidiens ont eu le temps de s'organiser et de construire leurs propres RLP. Faisant de la publicité sur les ondes bien avant le feu vert de F. Mitterrand, leurs radios transgressaient en toute impunité une loi qu'ils avaient contribué à mettre en place. Au point qu'ont peut même se demander si ce délai de trois ans n'avait pas été tacitement négocié entre le SNPQR et les pouvoirs publics.

L'introduction de la pub représente, il est vrai, plus d'avantages économiques qu'une simple protection d'un marché pré-existant. L'enjeu est de taille : ouverture du marché de la pub à l'échelon local, aux PMI, et création de quelques milliers d'emplois tant dans les radios que dans les agences de pub. Celles-ci peuvent se frotter les mains.

Si cette nouvelle liberté, très girondine, fait grincer les dents des associatifs, elle ne change pas pour l'essentiel le contenu de

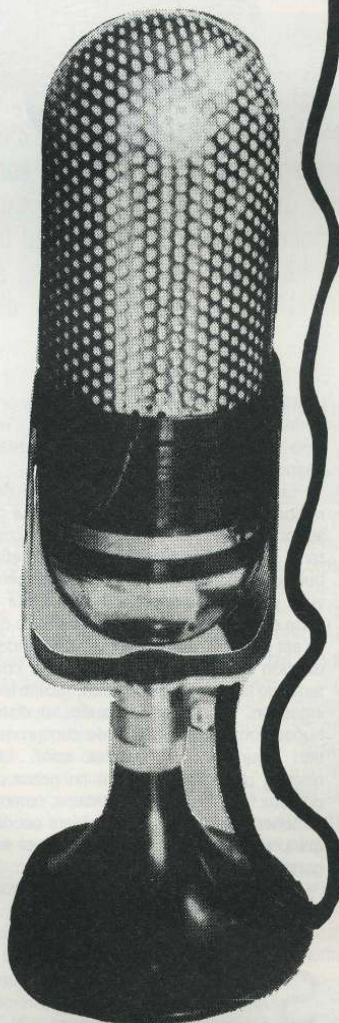
la programmation de ces radios. La course à l'audience était engagée dès le départ. La recherche de l'auditeur moyen, du plus petit dénominateur commun des consommateurs, avait déjà uniformisé la bande FM. Et cela s'était fait naturellement, sans effort, par le seul jeu du mimétisme des animateurs. L'accessibilité à tous, critère essentiel d'une marchandise destinée à la consommation de masse, a modelé les habitudes d'antennes comme elle avait modelé les habitudes d'écoute : les animateurs de radios libres sont les enfants des périphériques. La superficialité, la rapidité, le flirt quotidien avec la pub et la soumission aux impératifs économiques sont les éléments d'un portrait idéal auquel se sont conformés des tombereaux de "speakers". Malheureusement pour eux, cette figure sociale qui était encore il y a quelque temps, chargée d'une certaine aura, s'est depuis banalisée : l'animateur de radio passe désormais pour un plouc.

BATTEMENT MUSICAL ET LESSIVES

S'IL y a belle lurette que les RLP font illégalement de la publicité, peu d'auditeurs se sont aperçu qu'en fait, elles ne faisaient pratiquement que ça depuis le début, et sans même s'en rendre compte. Faute de moyens, faute de réflexion, et surtout, faute de goût, les radios sont essentiellement des boîtes à musique.

Elles représentent ainsi une des plus grandes entreprises de pub qui soit pour l'industrie du disque. Les "programmes" déjà enregistrés sous forme de disques vinyl sont des clips publicitaires en eux-mêmes. Les maisons de disques ne s'y trompent pas, en envoyant régulièrement leur production aux radios les plus écoutées.

Dans le domaine télévisé, le vidéo-clip est l'objet de plus de tiraillement. Les directions de chaînes, aux USA, ont été bien surprises d'apprendre que les vidéo-clips qu'elles passaient sur leurs antennes, devraient dorénavant être payés. Elles ont bien sûr rétorqué qu'il s'agissait là de promotion et non de programme. Mais, où est dans ce cas, la différence entre les deux ? A cette image, et qu'on le veuille ou non la



programmation des RLP est essentiellement publicitaire.

Elles l'avouent d'ailleurs, indirectement, quand elles proclament leur volonté de faire la promotion des groupes régionaux et des "petits" groupes (qui deviendront grands !). Les émissions de rock sont animées par les membres de ces groupes eux-mêmes, ou par leurs proches. Comme il n'y a pas encore de péché d'argent, cette publicité passe pour être du culturel, du régional, du local, de l'associatif, tout ce que l'on voudra, sauf de la publicité. L'essentiel est que le public écoute, et le conditionnement aidant, effectivement il écoute et... il achète. Au passage, il écoute également tout le reste, publicité déclarée comprise.

Le battement musical, omniprésent, est bien plus pernicieux que la lessive. Une fois la lessive vantée et mise en machine, au moins on ne l'entend pas (la plupart des machines à laver sont insonorisées, n'est-ce pas ?). Le hit-parade est désormais notre paysage sonore familier, au même titre que les rumeurs de la circulation automobile. Et on peut se demander lequel il convient le mieux d'écouter pour oublier l'autre.

DES OREILLES A REMPLIR

LES RLP sont au cœur de cette uniformisation sensorielle. Et elles sont relayées partout où se promènent suffisamment d'oreilles à remplir : les magasins, les restaurants, les plages, les rues... bientôt les forêts.

Si la musique est une des marchandises le plus universellement consommée dans les pays industrialisés, c'est que l'orchestration de sa nécessité est bien réalisée. Anesthésiant social par excellence, elle n'a pas besoin d'autre publicité qu'elle-même, et les franges les plus récalcitrantes, en apparence, à la consommation de masse, s'y retrouvent par banlieues entières. L'intégration de certaines minorités ethniques s'opère par ce moyen (Smurf ! smurf ! Michael Jackson...). Sa force est telle qu'elle bat véritablement le racisme en brèche, comme dans tous les cas où une vedette spectaculaire devient un objet de consommation courante.

Peu importe, dans ces cas-là, qu'il y ait rémunération ou pas de l'organisme producteur. De toute façon il y a assimilation du produit et de son rythme par les consommateurs potentiels. La question de la rémunération ne peut pas régler définitivement la différence entre publicité et information, comme semble le croire le "Monde Libertaire". L'exemple de la programmation musicale n'est pas unique. Une émission sur la micro-informatique qui dirait "la vérité", c'est-à-dire ce que pense sincèrement la personne qui la réalise, et qui ne ferait l'objet d'aucune rémunération, n'en serait pour autant exempte de publicité. Etablir des tests comparatifs sur des micro-ordinateurs ou des machines à laver constitue déjà une sensibilisation du public, et donc une incitation à l'achat. Limiter le problème de la publicité à la



vérité, c'est-à-dire à la différence entre une bonne et une mauvaise marchandise, c'est faire l'impasse sur le monde de la marchandise lui-même.

Le rôle des informations au sein des radios, RLP et autres, est encore celui de support publicitaire. Peu importe le contenu, il faut qu'il y ait de l'info. Cette petite bulle du monde, toute filtrée et étrangère, vient périodiquement rassurer l'auditeur. Il reste en contact avec l'ensemble de ce qui lui est présenté comme le réel. La standardisation des "news", sur le plan du contenu, de la forme, de la diction, facilite leur ingestion. Elles sont fabriquées et distribuées comme un produit de consommation courante, ce qu'elles sont. Les réseaux publicitaires offrent en prime un ou deux flashes d'infos quotidiens, comme tel laboratoire offre des cendriers ou des gravures d'art. Le clean, l'uniformité est garantie.

LA GUERRE DES FRÉQUENCES

Si les réseaux sont aujourd'hui interdits (parions qu'ils ne le resteront pas longtemps), la loi permet 20 %

de programmation non originale. Ainsi des trusts FM nationaux se constituent, faisant main basse sur les RLP. C'est de cette façon que les radios "libres" se vendent et le danger (ce n'est plus un danger, c'est une réalité !) ne vient pas tant d'une éventuelle censure par les organes détenant les clés économiques de la radio, mais plutôt de l'uniformisation préalable de leur contenu.

Tout ce mouvement amène inéluctablement à la guerre. Et c'est bien. Ils vont s'entredéchirer, et les radios qui auront décidé de rester en dehors de ces circuits compteront les points. Il y aura des faillites, des mauvais disc-jockeys mis à la porte, des pleurs et des grincements de fréquence. Tant mieux. Mais encore faudra-t-il que les quelques radios libres qui subsisteront trouvent les forces nécessaires pour le faire, car si depuis trois ans en France, rien n'a bougé ou presque, dans le monde des radios, c'est autant par immobilisme économique des radios commerciales que par l'immobilisme politique des radios libres. Maintenant les choses devront s'éclaircir.

Jean-Louis MALAN

CORPS SOUMIS



TAYLOR AIME COUBERTIN



A. : Entre le boycott des Jeux de Moscou par les Américains et celui de Los Angeles par les Soviétiques, il semblerait que l'on ait remplacé les « dieux du stade » par des « athlètes-missiles »...

J.V. : L'enjeu a plusieurs facettes. Il est politique, bien sûr, économique, cela va de soi, mais il est aussi, et c'est important, scientifique. Il y a actuellement, de la part des chercheurs, un regain d'intérêt pour les efforts produits sur les stades ; ceci afin de les comparer au rendement dans le travail. C'est en cela que l'on peut parler « d'athlète-missiles », car on fait appel à des technologies nouvelles, l'athlète servant de rat de laboratoire. Dans le passé, c'était la Pythie de Delphes qui désignait, du haut de son trépid, les olympiades. De nos jours, la Pythie a une blouse blanche : ce sont des gens de laboratoires qui, par une connaissance parfaite des athlètes, sont capables d'obtenir d'eux le rendement optimum.

Jacques Viguié est professeur à l'UEREPS de Toulouse. Il était déjà intervenu dans nos colonnes à l'occasion du dossier qu'Agora (n° 11) avait consacré au sport. Aujourd'hui, avec les Jeux Olympiques en toile de fond, nous avons voulu lui redonner la parole. Pour Jacques, « l'activité physique doit nous intéresser, non dans ses fondements technologiques, mais dans ce qu'elle peut provoquer au niveau de la prise de conscience ».

L'exemple type est celui des nageuses est-allemandes.

A. : Mais pourquoi ces nouveaux « médecins du diable » ont-ils besoin des J.O. pour leurs travaux ?

J.V. : Si tu veux, ils ont besoin de sportifs de haut niveau. Mais on ne dira jamais assez que la doctrine olympique est une philosophie, une conception de l'homme. C'est l'homme industriel, l'homme qui produit un travail. Et cette philosophie-là a toujours intéressé les Etats, quels

qu'ils soient. Taylor et Coubertin avaient les mêmes aspirations. Le sportisme, qui n'est que l'expression de cette philosophie, sert à amener les gens à revéhiculer dans la culture les mêmes consignes et les mêmes préceptes que ceux qui sont mis en avant dans le travail. Le sportisme est la religion du travail et l'olympisme est sa plus grande incantation. Mais on peut aussi se poser la question de savoir pourquoi les progressistes du monde entier n'ont

pas voulu dénoncer le côté philosophique, c'est-à-dire de classe, de l'olympisme.

A. : Pourquoi emploies-tu l'expression « de classe » ?

J.V. : Parce que pour performer il faut être débarrassé des contingences sociales. Il ne faut pas oublier que dans la Grèce antique, seules les trois Catégories de Platon avaient droit au gymnase. De nos jours, c'est pareil. Les gens qui veulent participer à la haute compétition sont totalement assistés. Et, E. Avicé, à peine arrivée, a établi des contrats avec de grandes entreprises françaises pour caser 50 athlètes de haut niveau. Il ne faut pas raconter d'histoires : ces gens ne travaillent pas dans l'entreprise comme les autres : ils bénéficient d'un régime privilégié. Dans l'entreprise, ils représentent une certaine élite.

A. : Aujourd'hui, le jogging, l'aérobic, le body building, et autres clowneries sont à la mode.

... le sportisme est la religion du travail et l'olympisme sa plus grande incantation.



Que penses-tu de ce nouveau culte ?

J.V. : C'est bizarre. La culture physique fut inventée en France par un nommé Tria. Pour la petite histoire, après avoir eu comme clients toute la cour de Napoléon III, il mourut dans la misère pour avoir prêté tous ses locaux à la Commune. Cette culture physique émigre alors aux États-Unis et nous revient aujourd'hui sous le nom de body building en suscitant un grand engouement. S'il est évident que cette mode représente un marché à gros chiffres d'affaire, il n'en demeure pas moins qu'elle correspond aux effets de l'ère industrielle qui a amené la sédentarisation. Car si le corps n'a pas sa dose de mouvement, sans parler de sport, les maux de la sédentari-

sation apparaissent. Ce phénomène est nouveau, car dans le passé, cette réflexion sur le corps n'existait pas. L'âme était importante, le corps non. Le concept unifiant âme et corps, qui existait chez les orientaux est nouveau pour nous. Ceci a entraîné une revalorisation du corps en tant qu'entité culturelle.

A. : Mais cette mode ne vise-t-elle pas une certaine normalisation du corps

J.V. : Certainement, et elle est impulsée par des impératifs économiques. C'est le prêt-à-porter qui triomphe. Tout le monde maintenant est tributaire de son image corporelle, ce qui fait que les salles de culture physique se remplissent à l'approche des congés, bronzage artificiel à la clé.

C'est la recherche d'une image qui correspond à la mode, mais aussi la possibilité d'exhiber sur les plages une identité que l'on entend associer à son imaginaire.

A. : Cette normalité ne transforme-t-elle pas les structures mentales ?

J.V. : Tout à fait. C'est d'ailleurs mutilant car si pour beaucoup c'est facile d'adhérer au modèle, cela sera toujours interdit à d'autres. Peut-être qu'il faudrait, au niveau éthique, reconsidérer la position qui, il y a quelques années, consistait à dire que chacun a, en soi, un modèle à exprimer. Il faut dire que les fameux barèmes de l'école n'aident pas. En effet, pourquoi exiger les mêmes performances de gens dont les données biotypologiques sont différentes. Ou encore, pourquoi interdire des études de gym à quelqu'un qui serait handicapé. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard, si ces interdictions datent du gouvernement de Vichy.

A. : Dans une précédente intervention dans Agora, tu avais écrit que « l'évolution de l'industrialisation a imposé l'automatisation. Dès lors un dilemme est apparu : le chômage ou le temps libéré ». La gauche, après avoir fait disparaître le ministère du temps libre, a-t-elle choisi ?

J.V. : Ce qu'il y a de grave sur ce point, c'est qu'ils n'ont pas poussé l'analyse bien loin. L'activité corporelle, le temps des vacances, ne doivent pas seulement être considérés comme des éléments de socioculture, mais aussi comme des paramètres importants de l'économie. Cette piste n'a jamais été étudiée, ni même investie politiquement. Dans ce qui s'appelle l'animation, qu'elle soit saisonnière, avec le tourisme social, ou dans les structures que l'on peut régionalement mettre en place pour accueillir ces tou-

ristes, on peut créer des emplois qui ne soient pas de « garage » comme dans l'armée ou la police.

En dehors des périodes touristiques, ces gens-là pourraient être un soutien à une animation qui concernerait les gens du coin. Alors qu'il y a trois millions de chômeurs, dont beaucoup de jeunes, il faudrait impulser au niveau économique, dans l'industrie du loisir, des espaces d'accueil où des centaines de milliers d'emplois seraient un investissement pour l'avenir. Il y a une liaison économique évidente entre les données de l'animation et les exigences de la socioculture. De plus, la demande corporelle est devenue un fait de société. Ce serait donc un aménagement de l'espace et de la qualité de la vie qui serait véritablement social.

A. : Selon toi, donc, depuis mai 81, il n'y a pas eu de changements ?

J.V. : Non. Le ministère du temps libre est mort avec les 35 heures. De plus, le pouvoir s'est heurté à un mouvement sportif très fort, très structuré, dont les ramifications du petit entraîneur jusqu'aux respon-



... le sport a pour but la normalisation de la motricité.



sables des quelque 76 fédérations. Et ils ont des facilités d'accès aux médias considérables.

En fait, la gauche n'a pas poussé l'analyse politique qui lui aurait permis de faire respecter la notion de temps libéré et de faire progresser l'incidence économique des activités physiques. Le seul point positif que l'on peut reconnaître à la gauche, c'est d'avoir mis en avant la notion de service public pour les activités physiques, ce qui dépasse largement le cadre scolaire et peut modifier les conditions de travail dans l'entreprise.

A. : Mais, face à tout cela, où trouve-t-on aujourd'hui des pratiques corporelles alternatives ?

J.V. : Il y a une notion qui, aujourd'hui, prend une dimension énorme, c'est celle des loisirs. Et ce n'est pas la même chose que le sport. Malheureusement, il semble aussi que le monde du travail ait renoncé à donner à la culture ouvrière une place spécifique. Elle n'a pas de voix propre. Plus on va et plus les gens ont un statut de consommateurs ; ils ne sont plus partie prenante de la production culturelle. Et, comme on nie au monde du travail cette possibilité d'expression, par ce phénomène de la sous-traitance, il adhère



aux modèles pré-constitués.

De toutes façons, le sport ne peut pas être alternatif car il lui faut des règles bien codifiées en vue d'une performance sur des lieux très précis et avec des synchronisations dans le temps bien réglées. Mais, il faut bien faire attention aux terminologies. Le sport est défini par les règles que P. de Coubertin a exposées. Et celui qui s'offre une petite sueur pour mieux dormir la nuit, n'a pas fait du sport. C'est important de le dire.

A. : Mais, plus précisément, existe-t-il des pratiques physiques qui évitent le sportisme ?

J.V. : Il y a d'abord toutes les activités de plein air et de nature qui modifient nos relations à l'environnement. Mais, dès qu'elles deviennent importantes, les marchands de compétition arrivent. Tu ne peux pas faire de ski sans te heurter à une forêt de piquets de slalom.

La sportivisation gagne partout et a pour but la normalisation de la motricité. Et on ne peut pas dire qu'il existe, de façon significative, des pratiques alternatives. L'analyse politique n'avance pas sur ce sujet parce que, entre autres choses, la plupart des instances politiques sont partie prenante de la compéti-



tion internationale, que ce soit sur le plan industriel ou plus largement économique.

A. : On disait, il y a longtemps, que la prise en compte des activités physiques pouvait contribuer à une certaine libération. Qu'en penses-tu aujourd'hui ?

J.V. : Pour moi, le corps d'un insoumis est révolutionnaire. C'est un corps qui échappe à la normalisation. Le corps d'un sportif s'apparente à celui d'un drogué dans la mesure où la pharmacie-assistance du sportif est un reflet de la dépendance du drogué. Ainsi les gens qui s'occupent de chronobiologie, en étudiant nos rythmes personnels, sont ceux qui vont avancer l'analyse la plus radicale. Il y a, de part nos déterminismes corporels, une alternance de production énergétique et de restructuration de cette force de production. Tenir compte de cela, c'est refuser des rythmes de travail de 8 heures. De même devient inadmissible l'école qui fait travailler les gosses de huit heures à midi et de 14 à 17 heures. Il convient alors de se poser le problème de la durée hebdomadaire du travail qui ne peut plus être même de 35 heures. De la même façon, pourquoi devrait-on obligatoirement partir à la

... Taylor
et Coubertin
avaient
les mêmes
aspirations.

retraite ? Pourquoi ne pas abaisser le temps de travail avant à 25 heures, et graduellement à 15 heures ? Si quelqu'un veut travailler après 60 ans, pourquoi ne pourra-t-il pas faire 5 ou 6 heures par jour et garder ainsi son identité sociale ? Il y a des acquis qui ont à leur époque constitué un progrès mais qui aujourd'hui devraient évoluer.

La chrono-biologie est importante aussi parce qu'elle pose le problème des synchroniseurs et par là, le problème du pouvoir. Dans le passé, les curés étaient les synchroniseurs. Tu marchais au son des cloches et t'arrêtais au moment des jours religieux. Les gens qui ont voulu s'emparer des corps ont toujours fait deux choses : d'abord maîtriser l'espace, en enfermant les populations dans un urbanisme particulier ; ensuite, maîtriser le temps en imposant des normes de vie.

Après l'Eglise ce fut le monde industriel. Tenir ces deux aspects de la chrono-biologie, c'est tenir le pouvoir.

A. : En fonction de tout ce que tu viens de dire, comment peux-tu caractériser le corps insurgé ?

J.V. : En fait, je dirais que c'est l'individu qui se positionne par rapport à sa carcasse. Toutes les revendications syndicales sont parties de là, que ce soit pour la bouffe ou pour le temps de repos. Ce sont les besoins corporels qui ont conditionné les lutes. Si on tient compte des déterminants corporels, on s'attaque aux synchroniseurs, donc au pouvoir.

(Propos recueillis par
Claude Ariso)

UNE PAGE... UN MOUVEMENT

BARBE ROUGE CONTRE BIG BROTHER

LES membres du bureau de "Canal-Sud", radio libre toulousaine, sont aujourd'hui inculpés parce que des propos... peu flatteurs sur des magistrats et des fonctionnaires de l'administration pénitentiaire ont été tenus au cours d'une émission sur les prisons. Bien sûr, ces inculpations ont saisi le premier prétexte : il s'agit en fait de faire taire une émission gênante dans son fond : la dénonciation des conditions de détention, la lutte contre l'enfermement.

TOUT a commencé... En décembre 83, une émission hebdomadaire dirigée vers les prisons de St-Michel et Muret est lancée sur « Canal Sud ». Il s'agit d'y donner la parole aux détenus, d'en finir avec le silence complice organisé sur la barbarie pénitentiaire. Très vite, l'émission prend une grande importance dans les deux prisons et à l'extérieur. Les lettres et les cassettes, les témoignages, les appels téléphoniques affluent.

16

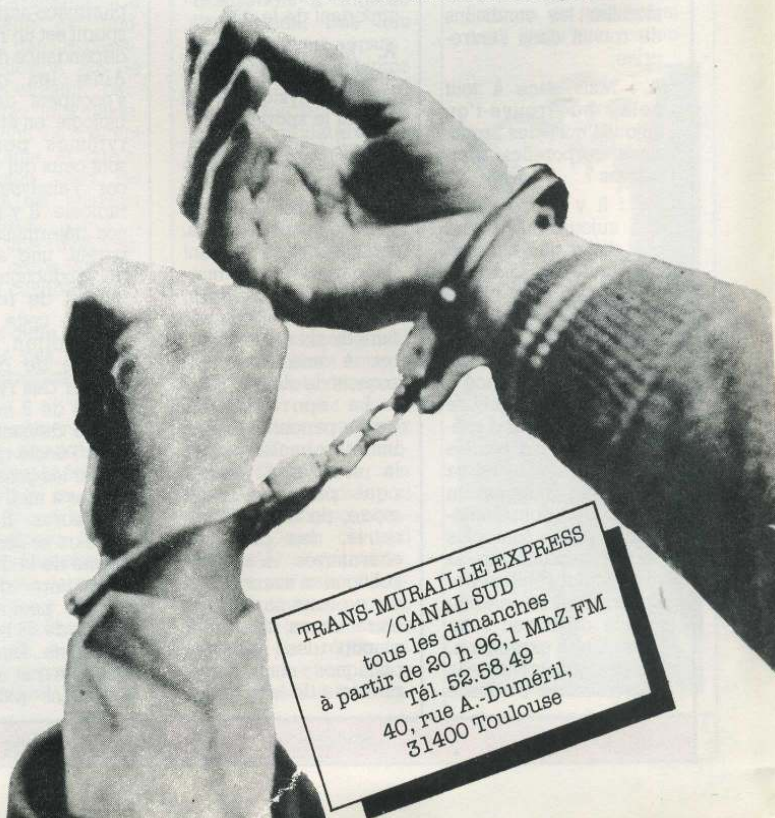
ALORS, pour la première fois sur les ondes d'une radio locale, les mille et une infamies de la barbarie des prisons sont livrées à la publicité. Depuis le manque d'hygiène et la saleté jusqu'aux tarifs démentiels des « cantines » ; depuis les incessantes vexations jusqu'aux tabassages en règle ; depuis une médecine pénitentiaire inexistante jusqu'aux humiliations que l'on impose aux visiteurs, parents ou amis, tout commence à se dire et à se savoir sur cet univers de destruction et d'avilissement de l'individu, dont la justice et l'administration pénitentiaires sont le maître d'œuvre.

PARALLÈLEMENT, au prix de beaucoup de risques, puisque les droits les plus élémentaires n'ont pas cours dans les prisons, des détenus tentent de s'organiser, de mettre en place des filières de communication non censurée. C'en est trop pour l'administration qui fait tout pour briser des liens encore très fragiles. La réponse à des revendications précises sur des points tels que la nourriture ou les parloirs, ce sera : des fouilles en cellule, des fouilles à corps, des coups, des chantages à la clémence, des mises au cachot...

ET la radio ? L'Administration Pénitentiaire, accoutumée à faire en prison à peu près tout ce qui lui plaît voudrait bien faire taire « Trans-Muraille-Express ». Il lui faut tout de même un prétexte et un cadre juridique « légal ». Justement, les participants à l'émission oublient parfois de mâcher leurs mots ; justement aussi, les émissions sont écoutées et enregistrées par la police (quel beau métier !). Trouver là, matière à douze plaintes, c'est un jeu d'enfant pour ces braves gens.

AINSI derrière les prétendus « outrages », les « diffamations », le message de la machine judiciaire est clair : nous avons les moyens de vous faire taire...

EH bien non ! Les signataires continueront leur travail. Pour eux, et sans doute pour quelques autres aussi, les mots « radio libre » ont un sens qui ne se confond pas tout à fait avec la liberté de se remplir les poches, ni celle d'anesthésier quelques milliers d'auditeurs. Il y a des procès dont même un procureur a bien du mal à se vanter. Ne touchez pas à Barbe Rouge !





L A dernière semaine de septembre marque un important rendez-vous libertaire. C'est à ce moment-là qu'aura lieu à Venise une rencontre internationale anarchiste, organisée non sans ironie l'année même de l'anti-utopie totalitaire orwellienne, et qui promet d'être extrêmement intéressante, riche, originale...

Il ne s'agit pas d'un congrès, mais bien d'une rencontre, c'est-à-dire d'une occasion pour la communauté libertaire internationale de mieux faire connaissance, d'une occasion pour tous ceux qui se reconnaissent d'une manière ou d'une autre dans les valeurs de l'anarchisme de se retrouver sans formalisme, par delà les frontières des Etats ou les barrières idéologiques.

Ce sera aussi l'occasion d'un travail intellectuel collectif. En effet, l'élément central de la rencontre sera un colloque. Celui-ci, sur le thème 1984 : **Tendances autoritaires et tensions libertaires dans les sociétés contemporaines**, est patronné par le Centre Studi Libertari de Milan et l'Anarchos Institute de Montreal. Ce qui est proposé à la réflexion et à la discussion, c'est une vaste gamme de thèmes (voir encadré). On prévoit la participation de Murray Bookchin, Colin Ward, Joel Spring, Eduardo Colombo, John Clark, Olivier Corpet, René Lourau, etc.

Bien sûr, d'autres espaces de rencontre sont prévus sur une des belles places vénitienes, des expos, des spectacles, des projections et des "rencontres d'un autre type" entre l'anarchisme et certains artistes...

Voilà de quoi marquer ce rendez-vous sur vos agendas, voilà de quoi prévoir des vacances à Venise et de quoi commencer à mettre des sous de côté. A propos de sous, le Centre Studi Libertari lance une souscription internationale pour couvrir les importants frais d'organisation : en particulier la traduction simultanée du colloque, hors de pris mais indispensable (italien-français-anglais, peut-être espagnol et serbo-croate). Si les sommes recueillies sont supérieures aux dépenses, elles permettront de donner un coup de

main aux membres les plus éloignés et les plus fauchés de la tribu libertaire. A bientôt donc à Venise !

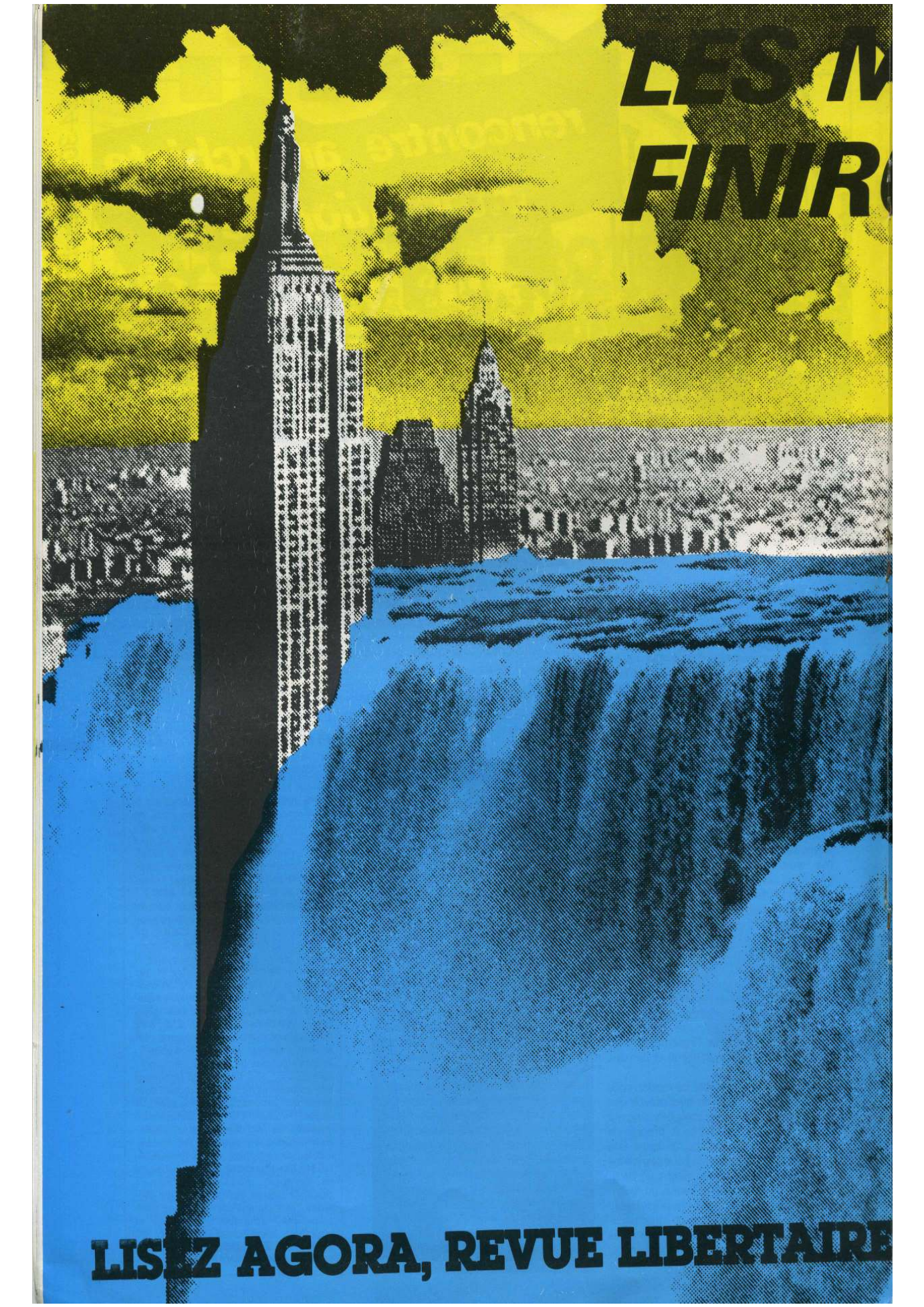
CENTRO STUDI LIBERTARI

L E CSL, constitué à la fin 76 comme instrument de promotion culturelle anarchiste, a organisé des colloques internationaux sur Bakounine (76), les nouveaux patrons (78), l'autogestion (79), l'utopie (81), Malatesta (82). Les textes des trois séminaires centraux ont été édités en français par Noir à Genève et l'Atelier de création libertaire à Lyon. Le CIRA, créé en 57, est essentiellement une bibliothèque cherchant à conserver la mémoire du mouvement anarchiste, à prêter des ouvrages dans le monde entier et à mettre en contact des chercheurs. Il a organisé en 72 un colloque sur "Société et contre-société", publié diverses brochures comme "Cinéma et anarchie" en 84 et, à ce jour, 38 "bulletins bibliographiques".

Le CSL se trouve viale Monza 255, 20126 Milan, tél. (39.2) 257.40.73. Il est ouvert en semaine de 16 à 19 h.

ARC-EN-CIEL DE DÉBATS

P ARMI les multiples thèmes de la rencontre de Venise, en voici, en vrac quelques-uns pour vous mettre l'eau à la bouche : L'ETAT (à quel point en est la critique radicale de l'Etat, soit comme institution, soit comme paradigme et principe d'organisation hiérarchique de la réalité sociale) ; 1984 ET SES ENVIRONS (où en est la nuit du totalitarisme ? Le Leviathan informatique est-il Big Brother ?) ; LA PRATIQUE DE L'AUTOGESTION (entre l'Etat et le marché : la macro-expérience yougoslave et les micro-expériences en France et aux Etats-Unis) ; FÉMINISME ET ANARCHISME (le féminisme biologique séparatiste et la révolution culturelle libertaire) ; NATIONALISME ET CULTURE (l'impérialisme culturel et tendances centrifuges ; mouvements de "libération" ; internationalisme et identité ethnique) ; ORWELL ET SES ENVIRONS (fonctions anti-autoritaires de la contre-utopie, de la littérature "prophétique", de la politique fiction) ; VILLE, POUVOIR (la dimension urbaine de la domination ; l'auto-construction, les squatts, les mouvements de quartier) ; L'EUROSOCIALISME (les socialistes au gouvernement en Europe) ; PSYCHANALYSE ET SOCIÉTÉ (usage répressif et usage libérateur ; la socio-analyse et l'analyse institutionnelle ; structures psychiques et structures sociales) ; EDUCATION ET LIBERTÉ, ÉCOLOGIE, AMÉRIQUE LATINE, VIVRE L'ANARCHIE, etc.



**LES M
FINIR**

LISEZ AGORA, REVUE LIBERTAIRE

**MAUVAIS JOUERS
ONT...**



, B.P. 1214, 31037 TOULOUSE CEDEX

AMSTERDAM

La fin du squatt de Weyers.

CHRONIQUE D'UNE EXPULSION

A la fin des années 70, la société Weyers quitte le centre d'Amsterdam, abandonnant bureaux et magasins. Dernier trimestre 81, avant la sévère répression qui va frapper le mouvement Kraakers, quelques centaines de jeunes occupent l'ensemble immobilier.

Il va d'abord servir de refuge aux nombreux sans abri. On y trouve aussi des toxicomanes, des petits délinquants et des prostituées. Autant dire que les débuts de l'occupation sont difficiles. Mais, au bout de six mois, une vingtaine d'occupants commencent à organiser un peu la vie de cet immense ensemble. Un an après, les résultats sont spectaculaires : des chambres pouvant loger une centaine de personnes ont été aménagées, on trouve aussi des magasins, une galerie d'art, un restaurant, etc. On envisage même la possibilité de créer un « centre social », de réaménager les lieux afin de développer l'espace habitable, de créer des dizaines de nouvelles boutiques, des bureaux, des commerces...

ACTION DIRECTE ET « VENDREDI NOIR »

MAIS, il y a un an, la municipalité publie un plan prévoyant la construction, sur l'emplacement des immeubles Weyers, d'un hôtel

luxueux appartenant à la chaîne « Holiday Inn ». Celui-ci doit être en partie financé par le fond des retraites des employés publics.

Pendant toute cette année, les pressions et les actions, à l'égard de l'administration municipale, vont se multiplier. En vain. Les juges « impartiaux » se sont rangés du côté des capitaux américains, eux-mêmes soutenus par la municipalité socialo-communiste d'Amsterdam. Cette dernière en a d'ailleurs profité pour produire un arrêté dans lequel il est dit que chaque « intrus » devrait payer un loyer mensuel d'au moins 400 florins (soit environ 1 100 F).

Le 10 février dernier, les occupants organisent une journée de lutte qui va voir se mobiliser des groupes très divers : collectifs de femmes, kraakers, antimilitaristes, ex-détenus, chômeurs... Quelques jours après, le 14, le maire annonce que la démolition de l'ensemble commencera dans les jours qui viennent. Dès que cette information fut rendue publique, près de deux mille personnes, malgré un froid très « if », vont se rassembler spontanément sur les lieux et monter la garde toute la nuit.

... et nous connaîtrons la liberté !

Au petit matin, apparaissent un millier de policiers, parmi lesquels on pouvait compter deux ou trois cent membres des « brigades spéciales », quelques 600 policiers à cheval ou tenant un chien en laisse, et en fin, une centaine de « civils ». Ce furent d'ailleurs ces derniers qui se chargèrent « d'évacuer » la centaine de manifestants présents à cette heure et qui n'opposèrent qu'une résistance passive à l'action policière. Ils furent alors embarqués dans les autobus de la ville, dont deux au moins furent pris d'assaut par des manifestants permettant ainsi à quelques détenus de s'échapper. Ailleurs, un sit-in paralyse un autre autobus : mais, sans ménagements, les agents à cheval chargent les manifestants.

SOUS LES PAVÉS, LA CRISE

Il y a aux Pays-Bas, un gros problème nationaliste : aujourd'hui on compte 100 000 travailleurs étrangers dont beaucoup sont issus de l'ex-colonie du Surinam. Or, en ces temps de crise économique, le racisme est en train d'augmenter. Pour la première fois depuis la

guerre, un parti fasciste, le « Cent-right party » a accédé au Parlement et l'attitude des autorités face aux activités de droite est des plus laxistes. Lorsqu'un jeune fasciste tua un enfant noir, le juge le fit passer pour fou et ne parla jamais de crime raciste.

Il existe, d'autre part, à Amsterdam, de très nombreux « nouveaux pauvres » auxquels on

coupe souvent gaz et électricité. La situation d'ensemble est aggravée par la coalition (CDC et libéraux) qui siège au gouvernement. Dernièrement, celui-ci a imposé une réduction de 3,5 % des salaires des fonctionnaires. C'est pourquoi les cheminots, pour la première fois depuis 80 ans, se sont lancés dans la grève. Ils ont été suivis par les postiers





Entre temps, la police pénètre dans l'ensemble immobilier et s'affronte aux quelques deux mille personnes qui s'y trouvent rassemblées.

Lors d'une conférence de presse, le Maire a rendu cyniquement hommage aux forces qui ont mené à bien l'expulsion. Le commissaire en chef, chargé des opérations, a quant à lui surtout avoué le mal qu'il a eu à contrôler ses troupes. Ce sont en particulier les « brigades spéciales » qui sont responsables d'une vingtaine de blessés et d'autant d'interpellations.

Dans la soirée du même jour, une autre manifestation de 4 000 personnes eut lieu et se déroula dans les mêmes conditions.

DES « ILOTS DE BONHEUR » ?

Sil l'on compare à ce qui se passe en Italie, il peut paraître que le niveau politique et idéologique du mouvement hollandais soit bien plus terne. Cependant, aux Pays-Bas, de nombreuses actions se développent. Par exemple, malgré de longues années de répression, il reste autant de maisons occupées à

Amsterdam. Elles servent toujours de lieux de réflexion et d'initiative. Beaucoup continuent à voir en elles des « îlots de bonheur » où il serait possible de s'épanouir. Et il est vrai qu'il n'y règne aucun sectarisme. Partis et groupuscules ont quitté les lieux depuis des années et l'on y trouve surtout des groupes affinitaires.

Mais, parallèlement, il devient de plus en plus difficile d'occuper des immeubles, dans la mesure où on se heurte maintenant à de nombreux spéculateurs qui ont trouvé des arguments juridiques pour s'approprier les bâtiments. Par exemple, il suffit désormais que l'adjudicataire « exige » devant un juge, que le propriétaire lui remette la maison vide afin de commencer les travaux. L'appartement peut être ainsi légalement « libéré », ceux qui auparavant y vivaient n'ayant dès lors plus voix au chapitre. Une certaine époque prend ainsi fin.

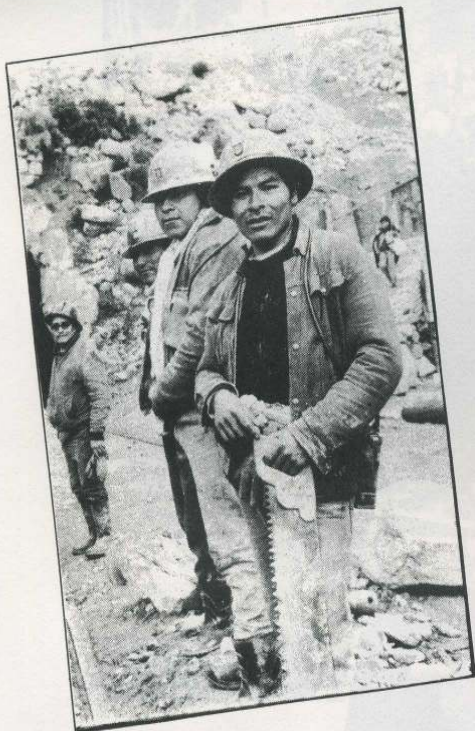
Stefano Fabbri et Toni

(surtout ceux de la capitale). Mais la justice est intervenue, a interdit ce type d'action et les « patrons » des syndicats ont entériné cette décision. Par la suite, il y a eu des occupations de journaux comme le « Telegraaf » et la Bourse a été prise d'assaut à l'aide des engins mécaniques appartenant aux services publics. Enfin, les pompiers d'Amsterdam ont encerclé pen-

dant quelques heures le Parlement en déversant sur la place le contenu de tous leurs extincteurs. Ces actions sont surtout menées par des groupes d'extrasyndicalistes radicalisés. A l'origine de leur colère se trouve la volonté de s'opposer aux réductions prévues à partir du 1^{er} juillet de toutes les prestations sociales. Celles-ci devraient perdre jusqu'à

10 % de leur valeur actuelle.

Malheureusement, la solidarité entre travailleurs et chômeurs n'existe pas, notamment dans la confédération de la métallurgie, même si elle est un peu plus évidente chez les fonctionnaires. Et la crise économique exacerbe les antagonismes entre chômeurs et non chômeurs, entre nationaux et étrangers.



LE RÉVEIL

INDIEN

EN Amérique Latine, aucun mouvement révolutionnaire ne peut et ne pourra faire l'impasse sur la question indienne, sur cette « Amérique qui n'est pas latine ». Les affrontements nicaraguayens entre sandinistes et mikitos sont là pour nous le confirmer.

Une question qui se pose avec d'autant plus d'acuité en Bolivie que la majorité de la population (tout comme au Guatemala) est indienne...

22

La Bolivie possède le mouvement ouvrier le plus ancien et combatif d'Amérique Latine, grâce à l'appui des mineurs — à majorité indiens — regroupés dans la Fédération Syndicale des Travailleurs Mineurs de Bolivie (FSTMB), confédérée à la Centrale Ouvrière Bolivienne (COB). Cas unique en son genre, depuis sa création en 1952, la COB a su jalousement conserver son indépendance syndicale tout en réaffirmant le pluralisme politique. Y sont représentés des courants de gauche et révolutionnaires aussi divers que socialistes, nationalistes-révolutionnaires, communistes, mais aussi maoïstes, trotskystes et anarcho-syndicalistes... non sans tensions entre eux, il est vrai (voir encadré).

Aucune force politique, civile ou militaire, n'a jamais pu contourner ce véritable monument historique du mouvement ouvrier bolivien. Avec, aujourd'hui, 800 000 adhérents dans un pays de 6 millions d'habitants, la COB constitue une gigantesque organisation politico-sociale écrasant de son poids les minuscules partis politiques en lisse.

Dans un pays qui, depuis son accession à l'indépendance en 1925, a connu pas moins de 189 coups d'Etat militaire, la classe politique et les forces armées ont, dès le départ, recherché leur base sociale dans le monde paysan pour mieux contrer la COB. En 1965, le dictateur Barrientos établissait un « Pacte militaires-paysans » en favorisant l'apparition de syndicats dociles et en installant en milieu rural de véritables « caciques » lui servant de relais.

UNE IDÉOLOGIE MADE IN EUROPE

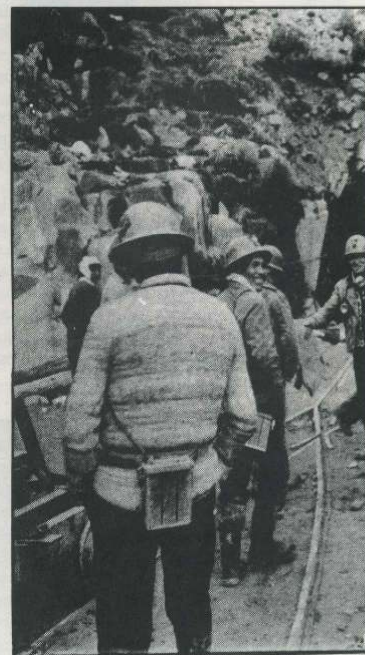
CE Pacte a connu, indiscutablement, un franc succès tout au long des années 60. Parce qu'il fut proposé par Barrientos, militaire d'origine paysanne, parlant les deux langues indiennes historiques des Andes : l'aymara et le quechua. Mais aussi en raison de la myopie et du mimétisme de nombreux dirigeants de la COB. Reprenant à leur compte un marxisme des plus orthodoxes importé d'Europe, ils imposèrent à la Centrale des orientations sectaires, réaffirmant le principe d'une dictature du prolétariat, du rôle hégémonique des ouvriers dans le processus révolutionnaire. Non sans véhiculer également un discours néo-colonial insistant sur le rôle foncièrement réactionnaire des paysans doublé de l'arriération congénitale des indiens.

Ce discours rejoignait ainsi celui, non moins éloquent, des militaires. L'un des dictateurs de service ne déclarait-il pas, en 78, que « la démocratie ne signifie rien pour les Indiens puisque le mot lui-même n'existe ni en aymara ni en quechua » ?

LES INDIENS EN MOUVEMENT

MALGRÉ cette marginalisation de la vie politique et sociale, les indiens ne représentent pas moins de 65 %

de la population bolivienne : majoritaires au sein des 80 000 ouvriers (dont 50 000 mineurs-indiens) ; hégémoniques au sein des 4 millions de paysans. Ils allaient se charger de le rappeler aux dirigeants ouvriers, y compris à Juan Lechin, secré-



taire de la fédération des mineurs qui affirmait encore, en 1980 que :

dans la COB, l'hégémonie appartient indiscutablement au secteur prolétaire, bien que numériquement les paysans soient plus importants dans la population. Ceci se reflète dans notre propre organisation : le secrétaire exécutif doit être un mineur, le secrétaire général doit être un travailleur d'usine, le secrétaire des relations un cheminot. Ensuite, viennent les représentants des classes moyennes : enseignants, employés des banques. Et après les paysans » (1).

Pourtant, le réveil indien s'est clairement manifesté à la fin des années 70 avec l'apparition de deux organisations politiques (2) et d'une organisation syndicale qui tiendra un congrès en mars 78, avant de se transformer en Confédération Syndicale Unique des Travailleurs-Paysans de Bolivie (CSUTCB). Enfin, et surtout, la CSUTCB s'affiliait à la COB, devenant sa branche paysanne, lors du congrès de la Centrale en 1979. Non sans remous d'ailleurs puisque les maos, soutenant les organisations pro-gouvernementales, quittèrent le congrès... En janvier 80, la CSUTCB allait jusqu'à

organiser le premier Congrès des femmes paysannes.

Cette entrée en lice des militants révolutionnaires indiens ne se fit pas sans grincements de dents chez les tenants de l'orthodoxie, comme le prouve une « anecdote ». En 1978, le MRTK, membre de l'Union Démocratique Populaire (coalition de gauche) proposait que son leader Gerano Flores soit désigné vice-président de la République aux côtés du président, chef de l'UDP, Siles Suazo. Non seulement ceci fut refusé, notamment par le MIR (3), mais Gerano Flores se retrouva sur la liste des candidats au Sénat à un tel rang que toute chance d'être élu s'évanouissait.

Malgré tout, au lendemain du putsch de juillet 80 qui vit s'exiler la majorité de la direction de la COB, Gerano Flores devenait, de fait, secrétaire général de la Centrale syndicale. C'était là bien plus qu'un symbole puisque la résistance à la dictature reposa, de 80 à 82, essentiellement sur les deux secteurs à majorité indienne de la COB : la FSTMB et la CSUTCB. Les paysans ont joué un rôle capital dans la lutte contre la dictature et le retour, en octobre 82, à la démocratie : grèves de la faim, blocage des routes, mobilisations de masse. Ils

ont également prouvé, concrètement, leur unité avec les ouvriers en ravitaillant les mineurs grévistes que l'armée voulait affamer.

Le combat des indiens pour la reconnaissance de leur identité n'est pas gagné pour autant, comme le prouve le déroulement du congrès de la CSUTCB durant l'été 83. On y vit socialistes, nationalistes-révolutionnaires et communistes tenter de faire échec au courant indépendant de Gerano Flores, partisans de l'autonomie et de l'autogestion paysannes. Et, pour ce faire, ils n'hésitèrent pas à recourir à l'agression physique (4). Le leader indien et ses thèses sont, toutefois, sortis renforcés, rappelant qu'en Bolivie les indiens sont les premiers à avoir vécu dans une société de communiste primitif.

Juan Hernandez

(1) in « Bicieta » n° 35-36, janvier-février 80.

(2) le mouvement révolutionnaire Tupac Katari (MRTK) et le mouvement indien Tupac Katari (MITKA).

(3) mouvement de gauche révolutionnaire, membre de l'Internationale socialiste.

(4) voir « Le Monde Diplomatique » d'octobre 83.

VERS L'ÉPREUVE DE FORCE ?

SECRÉTAIRE de la Fédération des Mineurs (FSTMB) depuis 40 ans, l'ancien mineur Juan Lechin fut longtemps considéré comme l'un des porte-paroles du secteur indépendant de la COB. Bien qu'appartenant à un parti politique, il fut souvent pris pour cible par les partis de gauche le qualifiant volontiers d'anarcho-syndicaliste.

A plusieurs reprises, pourtant, des désaccords sont apparus entre ce dirigeant historique et les indépendants. Au lendemain du putsch de 1979, malgré les appels de la direction de la COB à la reprise du travail, les mineurs poursuivirent le mouvement durant 24 heures de plus. De même, lors du putsch de 1980 Lechin fit une apparition télévisée appelant à l'arrêt de la grève générale « afin de ne pas répandre de sang ». Quelques jours auparavant, Lechin avait fait campagne au nom du Parti Révolutionnaire de la Gauche Nationale. Une syndicaliste mineur rappelait alors : « Malheureusement, Lechin n'a pas respecté ses engagements. Au 18^e Congrès il fit une déclaration publique selon laquelle il ne se présenterait pas. Les travailleurs crurent en sa parole et lui confièrent la direction de la fédération. Il n'a pas tenu parole... ».

Confirmé à son poste en juin 83, nous apprenions début mai que Lechin venait de présenter sa démission irrévocable. Au-delà des motifs invoqués (son âge et la volonté de faire place aux jeunes) ce nouvel épisode marque une nouvelle rupture avec les secteurs indépendants et révolutionnaires. En effet, depuis le retour de l'UDP au pouvoir, les dissensions au sein de la COB se sont aggravées. Les mineurs ont mené plusieurs actions en marge des mots d'ordre de la COB appe-

lant à la modération. Récemment, alors que la Centrale organisait une première grève générale de 48 heures fin avril, puis une autre de 72 heures début mai, certains syndicats poursuivirent le mouvement entre ces deux échéances.

Débordé sur sa gauche alors qu'il appelait au calme pour ne pas « favoriser un nouveau putsch », Lechin a démissionné. Les travailleurs, eux, poursuivent la mobilisation contre les mesures d'un gouvernement prétendument de gauche (dévaluation de 300 % et augmentation des prix de 200 à 500 %) et pour un salaire minimum avec échelle mobile.

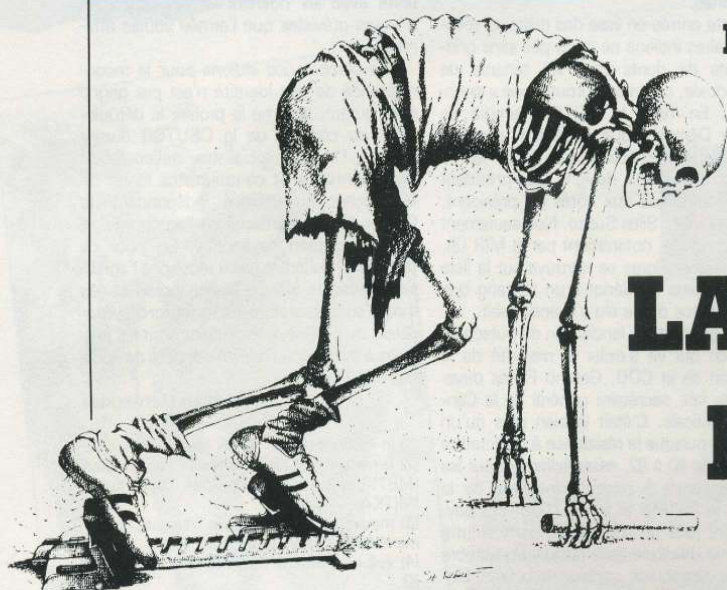
On comprend mieux, dès lors, les craintes qu'exprimait en octobre 82, huit jours après le retour des

civils au pouvoir, le vice-président de la République Paz Zamora : « La COB a parfaitement le droit de faire pression pour obtenir des améliorations du niveau de vie des travailleurs (...). Le danger peut venir des dirigeants syndicaux appartenant à des partis non-démocratiques (Sic !) (les trotskystes et les anarcho-syndicalistes, par exemple) qui tentent de confondre les travailleurs, de leur faire croire que rien n'a changé en Bolivie depuis notre arrivée au pouvoir ».

Il est vrai qu'à l'époque Paz Zamora visait en particulier Lechin. On sait aujourd'hui que ce n'est pas de lui que viendra le « danger » invoqué, mais bien des courants cités...



Cortège de la centrale syndicale des paysans boliviens le 1er Mai 1980 à La Paz.



LES JEUX OLYMPIQUES

DE BERLIN EN 1936

LA COURSE DES RATS

IL faut dire que le nazisme rend d'abord aux Olympiades leur véritable nature, celle au moins voulue explicitement par Pierre de Coubertin. Mais Berlin 1936, fut aussi pour le Reich, outre un apport financier non négligeable, un extraordinaire moyen de propagande en faveur de la « race aryenne ».

L'APOLOGIE DE LA « RACE »

TEL que le déclarait le Turnerschaft, porte-parole du mouvement gymnique national allemand et diapason de la conception militaro-sportive des exercices physiques conçus par l'idéologie nazie pour fortifier « race » : « Les nègres n'ont rien à faire aux Olympiades (...). Les dirigeants sportifs juifs et ceux qui sont contaminés par le judaïsme, les pacifistes et les réconciliateurs des peuples n'ont pas leur place dans la patrie allemande ». Il était dès lors difficile aux défenseurs du « sport avant tout » et du « sport malgré tout », d'ignorer ce climat de haine, de racisme qui donnait sa coloration particulière et spécifique au culte de la force brute présent chez les S.S. et chez bien d'autres.

Pourtant ils ont fait comme s'ils ne savaient rien, comme si les lois racistes de Nuremberg (1935) n'avaient

LA XI^e Olympiade des temps modernes s'ouvrit le 1^{er} août 1936 dans la capitale du Reich. Dans un climat de haine raciale, de contrôle militaire et policier, la grande parade nazie allait conquérir, avec la complicité du Comité Olympique international, une étrange renommée sur la scène mondiale. Ce fut la course des rats.

jamais vu le jour. Passant outre, les Coubertin, Sherrill, Brundage, Ballet-Latour... aristocrates pétris d'élitisme, admirateurs des hommes forts et des pouvoirs musclés, commencèrent à Berlin la série des Jeux organisés par des Etats totalitaires.

Sous couvert de cette mythologie olympique qui se veut au-dessus de toute considération politique, et en exaltant la « grande fraternité sportive universelle », Coubertin va trouver à Berlin, dans l'idéal nazi, le prolongement exact de son propre credo. Il y reconnaît l'écho de ses propres déclarations antérieures : « Il y a deux races distinctes : celle de l'homme au regard franc, aux muscles forts, à la démarche assurée, et celle des maladifs à la mine résignée et humble, à l'air vaincu... Le bénéfice de cette éducation n'est appréciable que par les forts ».

Comment les « penseurs nazis » n'allaient-ils pas voir les analogies flagrantes entre ces discours et le leur qui exaltait également « l'adulte mâle, individuel ». Et Coubertin les conforta dans leur principe lorsqu'il déclara, comme un bouquet final offert au fascisme : « En ciselant son corps par l'exercice, comme le fait un sculpteur d'une statue, l'athlète antique honorait les dieux. En faisant de même, l'athlète moderne exalte sa patrie, sa race, son drapeau ». L'Olympisme trouvant dans ces propos ses lettres d'indignité, le fascisme aussi. Mais, de ces deux idéologies, finalement, laquelle s'est mieux servie de l'autre, laquelle a utilisé l'autre ?



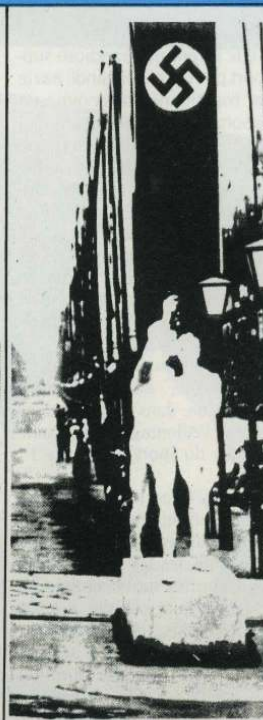
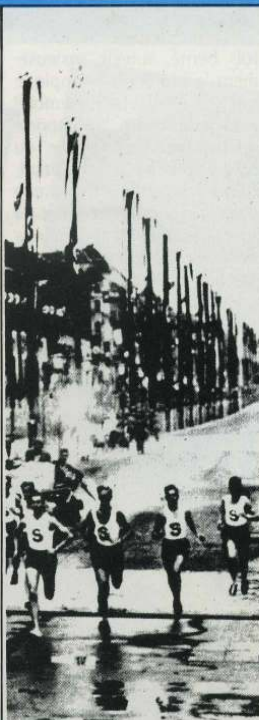
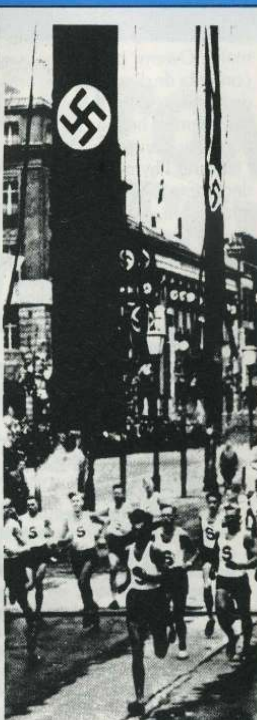
LA SURDITÉ DU C.I.O.

DÈS le départ, il faut remarquer que le C.I.O. (Comité international olympique) s'acharna à vouloir organiser les Jeux de Berlin. Il prit cette décision dès 1931 et le comité olympique allemand donna son aval le 24 janvier 1933, soit dix jours seulement avant la prise de pouvoir par Hitler. Le Comité international, sourd aux bruits de bottes qui montaient outre-Rhin, ne s'inquiéta que du respect de la Charte olympique. Pour le rassurer on lui répondit que les « juifs allemand ne seraient pas exclus des Jeux ». Coubertin, quant à lui, se contentait à la même date de « saluer le bouleversement en Allemagne comme le signe d'un tournant mondial qui embraserait tous les peuples très rapidement ».

Le C.I.O. n'était heureusement pas suivi par tous les athlètes censés participer aux Olympiades. Pendant que se poursuivait l'organisation des Jeux à Berlin, les opposants concentrèrent leurs efforts de propagande en mettant en place un « boycottage alternatif » : l'organisation d'une Olympiade Populaire à Barcelone. La Ligue des Droits de l'Homme, la Ligue anti-nazie américaine, le Maccali World Congress, l'A.F.L., l'Internatio-

... bruits de bottes

Outre-Rhin.



nale communiste et la S.F.I.O. étaient les principaux animateurs des nombreux mouvements de boycott internationaux.

L'ouverture des compétitions de Barcelone fut fixée au 18 juillet 1936. Malencontreusement pour ces Jeux-là, et malheureusement pour l'Espagne elle-même, les fascistes espagnols déclenchèrent ce même jour leur putsch. Pour les sportifs présents à Barcelone ce jour-là, les choix étaient clairs : beaucoup partirent rejoindre les fronts, et les autres se rendirent directement en Tchécoslovaquie pour participer aux Jeux Olympiques populaires de Prague, organisés par l'Internationale rouge des sports, en août 1936, c'est-à-dire parallèlement à ceux de Berlin.

LA RÉSISTANCE INTÉRIEURE

A Berlin, tous les opposants à l'ordre nazi sont passés dans la clandestinité, lorsqu'ils n'ont pas été purement et simplement éliminés. Le Parti communiste, dans l'illégalité, s'unit au parti social-démocrate soumis aux mêmes contraintes. Ils forment ensemble un front commun qui, malgré d'énor-

mes difficultés, va faire parler de lui pendant le déroulement des Olympiades. Ainsi profitent-ils de toute la publicité faite autour des Jeux pour dénoncer la militarisation, certes du sport, mais aussi de la société.

Aidés par l'émigration antifasciste, des brochures telle l'« Arbeiter Illustrierte Zeitung », circulent. Distribuée sous le manteau aux touristes venus à Berlin, elle dénonce, en trois langues, les persécutions antisémites et fait connaître la carte détaillée des prisons et des camps de concentration du Reich.

Les opposants profitent aussi du passage de la flamme olympique pour manifester. Ainsi, lorsqu'elle pénétra en Tchécoslovaquie, des tracts anti-nazis furent distribués et les athlètes tchèques refusèrent d'assurer le relais. Refus d'ailleurs également lié au fait que le comité d'organisation des jeux avait édité une affiche où les territoires limitrophes tchèques et des sudètes étaient tout simplement représentés comme faisant partie intégrante du Reich.

La Gestapo eut bien du mal à dissimuler la résistance intérieure pendant le déroulement des Jeux. Malgré le déploiement d'un vaste plan d'encadrement populaire, elle ne put empêcher les gens qui, la nuit,

retiraient les drapeaux frappés de la croix gammée qu'on avait disposé dans la ville et près du stade. Comme le 7 août, elle ne put enrayer la distribution de tracts tombés du haut d'un immeuble. Par un système ingénieux d'équilibre, avec un seau transpercé, la « distribution » se fit en différé, après que l'eau écoulée ne fit plus contrepoids aux tracts, permettant ainsi la fuite tranquille des opposants.

Cependant, les jeux s'organisèrent, malgré des opposi-

tions courageuses mais, somme toute, limitées. Et le K.P.D. se heurta à un mur d'incrédulité lorsqu'il annonça que le village olympique serait, après les Jeux, transformé en académie militaire...

LES JEUX

G OEBBELS, ministre de la propagande, passé maître dans l'art de la mise en scène, fut

25

APPEL DES INTERNATIONALES SPORTIVES OUVRIÈRES

Le sport des Etats fascistes n'est pas au service de la compétition pacifique d'une jeunesse physiquement exercée, mais au service de la préparation à la guerre. Le sport dans les pays fascistes n'est pas destiné à élever culturellement les masses, mais à les endormir et à les dominer.

C'est pourquoi les deux Associations internationales sportives ouvrières, dont le but est d'œuvrer pour le sport libre d'un peuple libre refusent résolument le caractère coercitif des manifestations sportives fascistes. Elles protestent contre l'imprudence qui consiste à utiliser une manifestation sportive internationale telle que l'Olympiade aux fins d'une politique de violence fasciste.

Elles appellent les sportifs et les gymnastes du monde entier à boycotter l'Olympiade de Berlin ! (...).

Rote Sportinternationale
(L'Internationale du sport rouge)
Sozialistische Arbeiter-Sportinternationale
(L'Internationale sportive ouvrière socialiste)

Source : Internationale Sportrundschaу, 1936, n° 3-4.

... L'Internationale Rouge des Sports.

chargé de planter le décor. Les Jeux furent un grandiose support pour la propagande nazie et fonctionnèrent comme un « somnifère » pour la population, lui camouflant les persécutions antisémites, les mouvements de troupes et les discours incriminés du Führer. La résultante du téléscopage des symboles olympiques et nazis atteignit son paroxysme avec son mot d'ordre digne de Big Brother : « l'Olympiade de la Paix »...

Dans une ambiance d'euphorie, alimentée avec précision, dans Berlin et dans toute l'Allemagne, la grande messe du sport s'ouvrit le 1^{er} août.

Dès 7 heures du matin, les défilés militaires commencèrent. Aux sons d'une musique martiale, les S.S. firent crisser leurs bottes sur la cendrée. Ils ouvraient le chemin à 4 500 participants, 49 équipes nationales, qui défilèrent sous le regard satisfait des autorités nazies. Le salut olympique, bras tendu, devenait le signe de reconnaissance officiel.

Mais, malgré la vigilance et les efforts des organisateurs il y eut quelques anicroches dans le déroulement des festivités. Comme le révèle avec une cynique ironie l'un des juges : « s'il n'y avait aucun juif allemand présent dans la compétition, on comptait tout de même deux demi-juifs ».

Le public fanatisé, et parfois berné, suivait anxieusement le protocole olympique qui ressemblait (et ressemble) à s'y méprendre à n'importe quel protocole militaire ou religieux. « *Le plus inquiétant, c'était cette frénésie, presque cette fureur qui parcourait les spectateurs pendant les épreuves (...), cette foule qui encourageait un athlète en entonnant « Schroeder, Schroeder, prends ton disque et pense à ta patrie (...) c'est pour ton Führer que tu lances !* ».

Mais, comme on sait, tous n'avaient pas ce privilège : par exemple Jesse Owens. Athlète noir (les officiels nazis préféraient l'appeler « auxiliaire africain de l'équipe américaine ») il décevait tout le régime fasciste par ses performances à tel point que, vexé,

Hitler refusera de lui serrer la main. Owens philosophe se contenta de dire « j'ai été sorti de la misère pour affronter les surhommes, hé bien, j'étais là pour leur donner une leçon ».

Après l'hymne national, le décompte des médailles par nationalité, la victoire d'Hitler. Le 16 août 1936, la cérémonie de clôture laissait silencieuse « une foule disciplinée, conquise, matée,

haletante ! ». La XI^e Olympiade avait catalysé à merveille les valeurs chauvines de la race des « saigneurs ».

Jean-Louis Nadar

* Toutes les citations de ce texte, ainsi que les éléments historiques qui y sont contenus sont extraits du livre de J.-M. Brohm, « Les Jeux Olympiques à Berlin » (Ed. Complexe, 1983).

TRACT DES ANTIFASCISTES DE BERLIN

Les antifascistes de Berlin s'adressent aux concurrents et aux hôtes olympiques

Nous, antifascistes de Berlin, nous vous adressons ces quelques mots. En voyant Berlin en habit de gala olympique, en étant reçus en grande pompe, en étant hébergés dans le village olympique nouvellement construit ou dans les beaux quartiers, en vous rendant au nouveau Reichssportfeld pour participer aux compétitions, n'oubliez pas que cette olympiade, financée par des millions de contributions ouvrières, est sous le protectorat de Hitler une démonstration en faveur de la dictature fasciste.

Toute pensée, toute action libre du peuple allemand est réprimée dans le sang.

En 1932, il y avait 8 millions de sportifs dans les associations sportives libres. En 1936, sous (la direction de) Hitler, il n'y a plus que 4,2 millions d'adhérents dans les organisations sportives où ils ont le droit de pratiquer le sport sous la direction d'un commissaire mandaté. Des milliers de sportifs qui ont lutté pour le maintien des traditions démocratiques du mouvement sportif et gymnique allemand ont été jetés en prison et dans des camps de concentration.

En prélude à l'Olympiade s'ouvrent à nouveau dans toutes les parties du Reich des procès contre les travailleurs et syndicalistes social-démocrates, communistes et catholiques. De lourdes peines de prison et de camps de concentration ont été prononcées contre les travailleurs allemands qui ont osé lutter pour les droits démocratiques et l'amélioration de leurs conditions de vie.

L'Allemagne hitlérienne, est une prison pour tous les démocrates ! Hitler utilise l'Olympiade pour montrer au monde entier sa "puissance" et sa "force". Derrière les proclamations de paix, des millions (de Marks) sont quotidiennement dilapidés en vue d'un gigantesque réarmement.

Les préparatifs de guerre de Hitler empêchent le développement d'un sport de masse véritablement libre. L'organisation obligatoire dans les jeunesse hitlériennes et dans les Service du travail prive les clubs sportifs allemands de leur jeunesse. Cette dernière n'est pas éduquée dans un esprit sportif démocratique, car la militarisation et la préparation sportive militarisée doivent fournir à Hitler des soldats disciplinés.

Concurrents et hôtes olympiques du monde entier !

Faites-vous raconter par les sportifs comment on leur a ôté le droit dans les clubs d'élire eux-mêmes leurs dirigeants. Demandez à visiter les prisons et les camps de concentration afin d'y rencontrer les courageux combattants de la liberté qui y sont maltraités et torturés !

Aidez le peuple allemand pacifiste et démocratique à démasquer le vrai visage de Hitler aux yeux du monde entier. Ce n'est pas Hitler qui donne au peuple allemand la paix, la liberté et la dignité !

Ce ne sont pas les proclamations de paix de Hitler qui garantiront la paix des peuples européens ! Non, seule une Allemagne qui aura renversé, grâce au front uni et au front populaire, l'ennemi du monde entier : Hitler et son régime, peut obtenir pour le peuple la paix, la liberté et le bien-être dans la lutte pour une Allemagne démocratique !

Seule une Allemagne démocratique libre sera une garantie sûre pour la paix du monde.

Les syndicalistes libres, les sociaux-démocrates et communistes de Berlin.

Source : Archives du V.V.N.-Bund der Antifaschisten, Francfort/Main.



LINTON KWESI JOHNSON

POÈTE ET MILITANT

EN Angleterre, les West indians sont les descendants des esclaves noirs ramenés des îles par la Compagnie des Indes occidentales et, par extension, les immigrés noirs, jaunes, indiens, pakistanais... Et ils ont leur musique... Et ils ont leur poésie... Gare à nos blanches oreilles !



JOURNALISTE, musicologue, écrivain, voilà les multiples facettes de ce «dub-poet» (1) qu'est finalement, pour ceux qui ne le connaissent que par sa discographie, Linton Kwesi Johnson. «Dub-poet», c'est le nom qu'il inventa il y a sept ou huit ans pour désigner les «Dee-Jays», ces ancêtres jamaïcains des rappers. Ce style, il a su le reprendre, l'enrichir et en faire une seconde voie pour la musique jamaïcaine et ses poètes. Mutabaruka, Oku Onuara et Michael Smith sont les autres grands «dub-poets» se situant dans cette lignée (2).

CONTRE LE PIÈGE REGGAE

L.K.J., l'artiste, est avant tout un militant de la cause noire, et ses poèmes, comme il le dit lui-même, ne sont que le prolongement de son travail de militant

et de journaliste. Ses textes apportent constamment à la musique jamaïcaine une connotation politique manquante jusqu'ici à celle-ci. Ils «aèrent» les racines révolutionnaires de cette musique, perdues au profit du mysticisme religieux «Jah» (-vélisant ?). Artiste reggae militant, sa lutte couvre en partie le terrain propre aux rastamen. Conscient de son héritage historique et culturel, les «dub-poems» revendiquent à la fois cette culture opprimée et le créole jamaïcain comme langue. Refusant d'être pourtant anti-rasta, mais se situant politiquement en évolution par rapport à eux, il analyse le rastafarisme comme un mouvement ayant cessé d'être révolutionnaire.

Débutant dans les années vingt ou trente, ce mouvement anti-colonialiste s'exprimait par le symbolisme religieux. Il n'est plus, pour L.K.J., qu'un anachronisme et le «piège reggae» où sont tombés les Rastas ne sachant plus parler que de retour en Afrique et de Jah. Cette

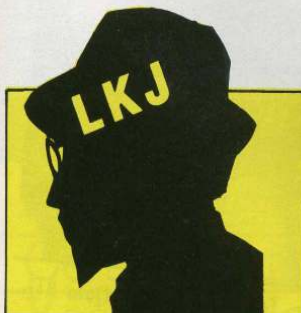
quête spirituelle les détourne en fait des nouvelles luttes et elle n'est que la résultante de l'oppression quotidienne, de leur condition de vie matérielle et sociale.

De plus, le pan-africanisme de Marcus Garvey, repris par les Rastas est selon L.K.J. «purement et simplement irréalisable. Parler de résoudre le problème noir en renvoyant les noirs en Afrique, c'est comme si on essayait de faire tourner les aiguilles du temps de 300 ans en arrière».

Ainsi, sans renier l'héritage historique et culturel qui est le sien, le «ni Jah, ni maître» de L.K.J. le pousse à des actions confrontées à une toute autre réalité...

RIEN A FOUTRE DU CAPITALISME NOIR !

En hommage à M. Smith, il organise en février dernier, au Lambeth-Hall de



LINTON KWESI JOHNSON

NÉ à la Jamaïque. Vit à Londres depuis 1961 dans le quartier de Brixton. Militant politique à «Race Today». Discographie : «Poet and the Roots» (London, Virgin Records, 1978) ; «Forces of victory» (London, Island Records, 1979) ; «Bass culture» (London, Island Records, 1980) ; «Making history» (London, Island Records, 1980).

Brixton un meeting-concert. Mêlant sur une même scène artistes et militants. Reprenant le « jeu » qui coûta la vie à Michael Smith, il parvient à fusionner un concert et un meeting politique pour en faire un show enflammé où le public présent va app'audir à tout rompre la conclusion du butabaruka : « Peter Tosh dit qu'il va fumer le chalice à Buckingham Palace. Moi je dis qu'il devrait plutôt y poser une bombe ! ».

L.K.J., par ses disques, comme celui inspiré par les émeutes noires de Brixton en 81, continue de défendre sa politique. Mais hors de la scène du music-bizness, où il semble se risquer sans trop de compromissions, L.K.J., n'en reste pas là.

On le retrouve impliqué dans des mouvements militants, tel « Race Today » dont il dirige le journal. Adhérent à l'idée que les mouvements de masse sont la seule voie pour une action positive, rejetant le principe du parti comme étant une forme non-appropriée de direction politique, et donnant la priorité au « particulier » contre le « général ».

Son journal permet de soutenir d'autres mouvances partant de la même analyse. Ne croyant qu'au pouvoir qui vient d'en bas, ces regroupements se forment par réaction à ce qui affecte « les travailleurs ordinaires dans leur usine, des jeunes d'un quartier confrontés à la répression policière, les parents soucieux de l'éducation de leurs enfants. C'est à partir de cela que se construit le mouvement et non pas en allant parler de révolution, de prolétariat et en répétant des phrases toutes faites... C'est dans la lutte sur des problèmes de tous les jours que les gens acquièrent une conscience politique ».

Et de manière plus globale et plus positive, cette conscience noire balaie le concept Garveyriste de mettre le pouvoir économique dans les mains des noirs.

« Rien à foutre du capitalisme noir ! Aujourd'hui, le problème n'est plus de mettre le pouvoir dans les mains des noirs, mais plutôt de savoir dans les mains de quels noirs on le met. Dans celle de la petite bourgeoisie noire ? dans les mains d'une élite ? ou dans les mains des masses ? Que l'exploiteur soit un noir ou un blanc, c'est toujours de l'exploitation ? »

QU'EST-CE QUI SE PASSE ENSUITE ?

Cette prise de conscience chez des gens comme L.K.J. aurait tendance à se développer. Si l'on en croit les succès de certains « D. jays » qui dominent actuellement le reggae. Leurs textes, souvent improvisés, s'inspirent de plus en plus de la réalité quotidienne de leur entourage : telles certaines chansons de Yellowmann, l'albinos sexy comme il se nomme, qui dénoncent les « gunman » ou la militarisation (« Toast »)...

Si les « dubs-poets » se sont inspirés de la technique « D. jays », aujourd'hui, à leur tour, ceux-ci piquent les nouvelles formules, « talk-over » des « dubs »...

L'idée selon laquelle on doit et on peut politiser les gens en pénétrant leur conscience sur le plan culturel, par la musique, la poésie, etc., est critiquée par L.K.J., qui repère dans cette affirmation « une théorie débouchant sur le "nationalisme culturel", la culture est suprême, la politique vient ensuite : non sens ! Tu écoutes un disque, ça t'inspire... et après ? qu'est-ce qui se passe ensuite ?... ».

Ça bouge aussi de ce côté là ! Tant mieux pour le reggae et pour nous... Tant pis pour la domination blanche et l'exploitation.

J.-L. Socram

(1) Technique du « dub » empruntée aux animateurs de radio jamaïcains qui improvisent sur la face musicale des 45 T.

(2) Michael Smith (voir Agora n° 18), né à Kingston en 1954. Assassiné par lapidation dans cette même ville en automne 83. Mais les magnétophones se souviennent des voix qui se sont tues.

...« que l'exploiteur soit un noir ou un blanc, c'est toujours de l'exploitation ! »



Émeutes de Brixton (juin 81).

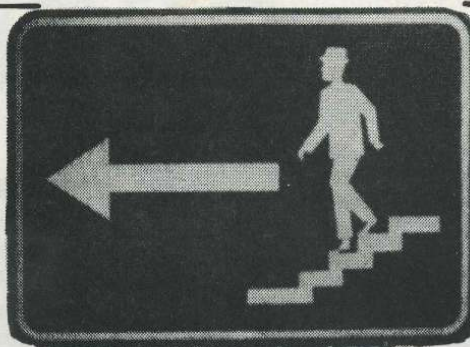
... Bam ! Bam ! Bam !

« Qui c'est ? » « Ouvrez !

Police ! Ouvrez ! » « Oui,

entrez donc qu'on vous

cogne ! »



66, RUE...

*La piaule était sombre et brumeuse,
Entre chien et loup à six heures du soir*

La lampe charbonnait, on n'y voyait à peine

*Le son se répandait doucement
L'esprit du fils de l'homme, rouge mystique*

Vert, rouge, vert... scène pure

Personne ne dansait. Juste remuer et bouger

Ce choc, ce bon feeling

Ce son martelé qui cogne

Rendant le mouvement dur

Lorsque la musique claque

Je sens le dard, je retrouve le choc

Oui, juste danser et rocker

De ce rock jaillira

Un rythme radical

Encore plus terrible

Que l'odeur du pain quotidien

Violence qui vibre

Pendant qu'on bouge

Rockant un rythme radical

Qui dessèche les racines

Le grand poète U-Roy passait à la radio

Le Blanc dansait le scank,

Et chacun rigolait

Se sentait "aerie", dread

"Rue 66, dit-il

Le premier flic qui débarque ici

Ce sale con se prendra une paire de claques

Yes man, des beignes tout plein".

Le tempo montait

Quand, soudain

Bam bam bam, des coups à la porte

"Qui c'est ?" demanda le blanc,

se sentant bien

"Ouvrez ! Police ! Ouvrez !"

"Quelle adresse voulez-vous ?"

"Le numéro 66 ! Allez, ouvrez !"

Le blanc complètement high

réplique

"Oui, c'est bien le 66, entrez donc

Qu'on vous cogne".

(Linton Kwesi Johnson, "Bass Culture".)

DIS-MOI !

Dis-moi

*si t'as vraiment envie d'entendre
comment ils essayent
de jouer sur notre peur
et comment ils vont nous réduire
en poussière de soleil*

*si on ne fait pas du raffut
ou bien*

dis-moi

*si t'as vraiment envie de voir
le salopart continuer à fuir
comme une anguille*

*pendant qu'ils nous grugent
avec leurs techniques mensongères
et secrètes*

*afin de nous passer au tamis
afin de nous forcer à rester*

suffisamment

conservateurs

pour nous exploiter

ou bien

dis-moi

*si c'est vraiment ça que tu ressens
quand je te parle*

de cette nécessité nouvelle

qui s'agrippe à nous

avec tant d'intensité

qu'elle finira bien par arracher

la couche de bureaucratie

dis-moi

si c'est vraiment ça que tu ressens

car ce qui me fait voler en éclats

dans ma tête

c'est qu'ils fabriquent du plomb

pour se faire des bénéfices

sur la mort

tant de mépris provoque notre rage

à tel point que je veux foutre en l'air

un réacteur

pour assouvir ma révolte

et réaliser notre paix

dis-moi

si c'est vraiment ça que tu ressens

(Michael Smith, Tell me it's really

what yuh feel".)

JE MARCHAIS DANS LA RUE

*Je descendais la rue, l'aut'jour
Lorsque j'entendis un p'tit
jeunot qui disait*

Il disait :

Tu vois pas ma situation,

J'ai pas d'piaule

Je glande à la station,

A six heures du soir

Je dis que ma vie n'a aucun

sens,

Je vis juste. mais sans feelin'

*Pourtant, je me bats parce que
j'ai grandi*

Et je vais devenir fou

Je marchais dans la rue

Un aut'jour,

Quand j'entendis un aut'jeune

dire

Il disait :

Je travaille maintenant pour

n'importe quoi

Je demande leur assistance

Je faisais un p'tit bizness

Mais, pfuiit, la police l'a interdit

Et j'ai dû laisser tomber

Pourtant, je peux faire des

conneries

Parce que je suis grand

Et je vais devenir fou.

Je marchais dans la rue,

Encore un aut'jour

Quand j'entendis un aut'jeune

dire

Il disait :

Je peux taper un paquet

Tirer un portefeuille d'une veste

J'peux le faire carrément

Et si j'veux je peux l'piquer

Et si j'men tire, je peux tout

craquer

Faire un casse sauvage et tout

Mais j'peux faire un mauvais

coup

Parce que j'suis grand

Et j'vais devenir dingue.

*(Linton Kwesi Johnson, "Forces
of victory")*

« ... Le premier flic qui débarque ici.

Ce sale con se prendra une paire de claques,

Yes man, des beignes tout plein ».

LA VICTOIRE SUR LE SOLEIL

DEPUIS quelques temps, la Russie occupe les tréteaux de France et de Navarre. De Tchekhov à Erdmann, toute une brochette d'auteurs connus ou méconnus nous sont présentés.

L'Archéoptéryx, atelier de création populaire dirigé par Armand Gatti, s'est attaché non pas à nous faire connaître un auteur, mais à démêler les fils qui tissèrent la grammaire totalitaire stalinienne. H. Chatelain et S. Gatti que nous avons rencontré et interviewé, y participent activement.

De rencontres en découvertes, l'envol à travers l'histoire de l'URSS remonta jusqu'aux années qui précéderent la révolution d'Octobre. En plongeant dans le bouillonnement culturel de l'époque, une tentative d'analyse des codes du langage et des structures mythiques préfigurant le totalitarisme fut réalisée avec le concours de Léonid Pliouchtch.

Le fossile du passé et le fossile du futur (comme aimaient s'appeler les futuristes) s'étaient donnés rendez-vous auprès de l'Histoire pour débroussailler les chemins mettant en rapport la création et le pouvoir, le langage et la révolution. Au terme de ce périple, un cri unanime, un défi au présent : « A bas la pesanteur ».

30



dérive
à travers
la galaxie
futurienne

Agora : Quelles sont les circonstances qui ont orienté la migration de l'Archéoptéryx vers les cieux de cette Russie du tournant de siècle ?

Hélène Chatelain : Dans notre travail autour des poètes assassinés on a essayé de trouver, parmi tous les poètes convoqués, quelqu'un qui aurait traversé l'histoire russe contemporaine et avec qui on aurait une certaine base affective. Il fallait que ce soit quelqu'un mort pour ses mots. Mourir à cause de Pétrarque n'était possible que dans une société totalitaire, et cela nous emmenait dans le cadre de notre réflexion sur les rapports entre le langage et l'histoire.

On ne peut pas traiter le phénomène révolutionnaire sans traiter la rupture du langage. Traiter la révolution, ou à fortiori le stalinisme, de façon purement historique, linéaire, est une démarche réductrice. Il ne s'agit pas, pour nous, de juger les faits, mais de retracer, en traversant les trajectoires diverses de l'époque, la genèse d'un langage totalitaire.

Agora : Quels sont les guides que vous avez choisis pour vous éclairer dans votre démarche ?

H.C. : On a longtemps hésité entre Galanskov (dont on avait rencontré les textes à Saint-Nazaire) et Mandelstam. La trajectoire du premier était droite. Son antistalinisme et sa générosité immense, ainsi que ses recherches sur le langage, faisaient pencher notre choix sur sa personne. Mais on s'est vite aperçus qu'il ne traitait pas de l'histoire de son temps, il se situait dans l'après-histoire.

Mandelstam, quant à lui, avait un rapport aux mots et à la chose littéraire, plutôt classique. Mais son écriture avait rejoint son époque à la fin de sa vie. L'histoire lui donnera raison d'avoir hurlé en 1917 la mort de la liberté. Mandelstam avait développé des formes de résistance qui étaient individuelles. Son credo était : le seul droit du poète c'est le droit à l'existence.

Comment réfléchir à la résistance par le langage ? Comment parler du langage totalitaire ? Pour parvenir à poser réellement le problème du langage révolutionnaire et du pari révolutionnaire

on a essayé de reculer dans le temps jusqu'à ces années où le nouveau langage commence à se forger. Dans ce début de siècle où toutes les idées s'agitaient, se bouscullaient dans la quête d'un nouveau langage, on a retrouvé des manières qui nous étaient proches, le défi créateur, en même temps que la démesure à la base tant du pari révolutionnaire que du pari créateur, et très rapidement on a entrevu que pour comprendre une époque on devait traverser tous ces parisiens et échapper aux velléités de toute explication historiciste.

Agora : Et au terme de la traversée de ces turbulences, il y a eu une véritable rencontre : le futurisme russe. Une découverte : La Victoire sur le Soleil...

H.C. : Il nous fallait en effet, des gens qui auraient questionné la manière dont l'histoire avait été dite et représentée, des créateurs qui auraient bouleversé le récit et l'image. Des hommes qui auraient traversé l'histoire en posant ces deux questions en termes de transgression. Pour les futuristes, la représentation du réel était plus forte que le monde lui-même. Toute soumission au réel constituait un asservissement. Leurs modes de représentation étaient totalisants. Ils étaient tout à la fois poète, peintres, théoriciens ou musiciens. « La Victoire sur le Soleil », véritable manifeste du mouvement, nous transportait d'emblée dans une dimension cosmique et leur trajectoire nous fera traverser comme des amas stellaires, une véritable secousse, un choc de civilisations.

Du coup Mandelstam n'était plus un bon compagnon. S'étant opposé à la révolution depuis le début, il devenait atemporel. Il nous fallait quelqu'un qui prenne le siècle à bras le corps. Il nous fallait quelqu'un qui ait pris l'avion de « La Victoire sur le Soleil » pour faire ce voyage stellaire.

Agora : Et c'est la rencontre avec Khlebnikov...

H.C. : Je connaissais un peu Khlebnikov, mais j'ignorais que son œuvre fut aussi importante.



Filonov, Matiouchine, Krontchenykh et Malévitch.

LÉONID Pliouchtch a été confronté pendant trois années avec une grammaire qui a failli le détruire. A la fin de son séjour forcé dans les services psychiatriques soviétiques, il a essayé de comprendre ce qui dans son langage, dans ses écrits, a pu l'y conduire. Il n'a pas essayé de trouver une explication historique, mais il a essayé de comprendre et de démontrer cette grammaire totalitaire excluant toute parole autre.

Il s'est donc orienté vers l'étude sémantique. Partant de deux auteurs bolchéviques, il va essayer de voir comment cette idéologie s'articule dans les textes. De fil en aiguille, sa démarche devient plus complexe. Il commence à étudier parallèlement l'œuvre de Chevchtchenko, poète du peuple ukrainien, comme Pouchkine l'a été de l'aristocratie, et qui est à la base de la littérature ukrainienne.

En creusant sa réflexion sur la parole dite révolutionnaire, d'autres questions viennent s'y articuler : quel est l'inconscient collectif sur lequel elle s'appuie, quel est le début réel du stalinisme et quel est le rapport entre la mystique révolutionnaire et ce courant religieux diffus empreint de théosophie et de théocratie qui était le cadre dans lequel s'est développé le bolchévisme. Cette dernière question qui a trait à la psychologie, va l'emmener à étudier la façon dont les sociétés totalitaires (stalinisme, fascisme) font ressortir l'inconscient collectif.

Il va également étudier tous les trajets qui mènent vers le stalinisme : les compagnons de route, ceux qui se taisent, ceux enfin fascinés par l'homme-machine.

Mais Pliouchtch était toujours resté dans le domaine de l'écrit. Il ne connaissait pas le cinéma des années 1920/30. Dans ses analyses, réalisées dans le cadre du travail autour de « La Victoire sur le Soleil » (*) il s'attache à nous faire comprendre la dimension mythologique et les codes qui ont régi à l'élaboration de ces images. Son discours n'est pas celui du cinéophile. Comme il le dit lui-même à la fin de la présentation de son travail : (je voulais montrer) « que n'importe quel talent, n'importe quelle idéologie, mis dans les conditions d'allégeance à un système de pensée extérieur, conduit inévitablement à l'auto-destruction » (sous une forme ou sous une autre, et elles peuvent être multiples...).

X.V.A.

(*) Ce travail constitue le premier numéro des « Cahiers de l'Archéoptéryx » publiés par les Ateliers de Création Populaire, 15, rue des Lois, 31000 Toulouse.

Du reste sa complexité me faisait un peu peur, mais bientôt je me suis aperçue qu'en suivant son regard, il y avait des choses que lui seul pouvait nous faire découvrir. Khlebnikov c'était un vrai, un énorme poète. Un poète producteur et non pas un poète pour consommateurs, comme le qualifiera Maïakovski.

Agora : Après la rencontre avec Malévitch, le choix des futuristes pour vous guider dans ce voyage à travers les avant-gardes est définitivement arrêté...

Stéphane Gatti : Ce choix n'allait pas de soi. Au départ on avait pensé à Malévitch pour représenter la peinture officielle. Tout le mouvement culturel de ces années-là est souvent assimilé au pouvoir bolchévique. Même des nombreux dissidents pratiquent cet amalgame.

Pour éviter ce genre de simplification on s'est attaché à la reconstitution de ce moment où il s'agit de balancer plusieurs siècles de culture traditionnelle et, à mon avis, c'est par la trajectoire des images, plus radicale et plus violente que celle des mots, que l'on pouvait aborder le domaine de la pensée nouvelle qui naissait avec le siècle. Et ceci est aussi vrai pour l'expressionnisme allemand que pour le futurisme russe. Khlebnikov a une pensée fixe : créer le langage nouveau. Mais son travail au niveau des racines s'arrête aux limites de la communication verbale.

La trajectoire de Malévitch est quelque peu différente. Né en Ukraine, il fut profondément influencé par la représentation du monde propre à la culture paysanne, représentation globale où le travail, la nature, voire la pensée religieuse, ont une place dans l'ensemble. Tout signe fait partie de cette pensée totalisante. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si l'Ukraine a été gagnée par la Makhnovchtchina. La représentation libertaire dans sa globalité émancipatrice était plus à même d'intéresser les ukrainiens que les théories économicistes du marxisme.

H.C. : Parler des liens entre avant-garde créatrice et historique n'est pas un abus de sens. D'ailleurs, si on s'est cassé la gueule dans les réflexions sur l'avant-garde historique c'est à cause du discours linéaire qui résulte de la poursuite d'un trajet et qui ne nous apprend rien. C'est une sorte de prison historique. Quand on arrête le choix d'un itinéraire précis on ne fait que parcourir toujours les mêmes gares d'une même ligne de chemin de fer. Il nous fallait trouver des espaces créateurs qui globaliseraient toutes les trajectoires transversales, ce qui nous permettrait d'avoir une vision plus large. Les futuristes, créateurs et agitateurs, étaient particulièrement indiqués. Le pari de subversion qui était le leur était bien antérieur à la révolution. Quand celle-ci a éclaté, ils savaient qu'ils devaient mener leur débat avec l'histoire.

S.G. : On s'est aperçu, en effet, au cours de notre travail que contrairement aux idées reçues, tout ce fourmillement, cette recherche créatrice a eu lieu entre 1903 et 1914. Après, la lutte idéologique va se substituer à la création. Les futuristes devront employer toutes leurs forces pour essayer de préserver leurs espaces de création. En 1918, Malévitch écrit dans la revue anarchiste « A » (il ne faut pas oublier qu'avant 1917 l'avant-garde était plus proche du mouvement anarchiste. Tatline, les anarcho-futuristes, Rodtchenko et bien d'autres sont là pour nous le rappeler) une série d'articles très violents contre les tenants de la culture officielle qui n'étaient

autres que les censeurs d'hier. Il reviendra sans cesse sur ce sujet. En 1925 il écrira « Le Poussa » où il prévient : « ...de la façon dont ils déboulonnent les dieux, ils vont toujours nous tomber sur la tête et c'est la meilleure façon pour qu'ils restent à jamais ».

Agora : Cela est d'ailleurs révélateur des rapports entre futuristes et bolchéviques. Si l'histoire paraît les rapprocher un moment ce n'est en fait qu'un effet de trompe-l'œil. L'écart est fondamental en ce qui concerne leurs conceptions révolutionnaires. La vision du monde des futuristes est aux antipodes du bolchévisme.

H.C. : Pour les futuristes, il n'y avait pas de dichotomie entre le langage révolutionnaire et le fait révolutionnaire. Il s'agissait d'une véritable rupture avec la tradition russe où l'intellectuel progressiste était toujours au service du peuple, où il avait une sorte de responsabilité morale sur la conscience révolutionnaire des opprimés. Ce sentiment était très ancré, bien plus fortement qu'en France, par exemple. Cela donnera Nekrasov et la poésie de contenu. Le fait de peindre, dire, être l'instituteur du peuple, va être repris et continué par tous les courants émergeant du bouillonnement culturel révolutionnaire.

A partir de 1850 quelques fils du peuple font des études. Se mettant de ce fait hors-classe, ils vont créer toute une littérature de révolte contre l'autocratie et vont développer le sentiment de la nécessaire construction d'un futur révolutionnaire, par une avant-garde (eux-mêmes) face au silence du peuple. Ce peuple qui devient un mythe absolu.

Par ailleurs, la littérature était traditionnellement liée au pouvoir. La terrible censure qui a toujours présidé l'éclosion des mots en Russie faisait que la création était seulement possible à l'ombre du pouvoir. Des grands poètes comme Tiouchev ont été censeurs...

La conjonction de ces deux phénomènes va conduire les avant-gardes artistiques vers le réalisme socialiste, vers un langage totalitaire illustrant les mythologies du pouvoir stalinien, quand elles ne les précédaient pas.

Le futurisme va réaliser une véritable rupture épistémologique. A ceux qui soutiennent que la littérature doit servir à quelque chose, ils répondent que la création doit être le dynamiseur du réel et non pas sa périphrase. C'est le cri de Khlebnikov : « Il faut poétiser le monde ».

Et c'est là la grande différence avec les bolchéviques qui mettaient le contenu d'un langage au service d'une construction du monde. Pour eux, il ne s'agit pas de poétiser le monde mais de construire un homme nouveau utile à la révolution.

C'est d'ailleurs à cause de ce différend que les futuristes vont publier surtout chez les anarchistes, car le propos libertaire, ne cherchant pas l'égalité mais la liberté, et ceci au niveau du concept même de liberté, donc de création, pouvait mieux comprendre les aspirations futuristes.

Agora : Une certaine éthique révolutionnaire les rapprochait également...

H.C. : Oui, et il s'agit de la volonté prométhéenne de prise en main de tout ce qui était l'homme, non pas au centre de sa propre histoire, mais de son propre destin. Khlebnikov représente, par exemple, le côté solaire de Nietzsche. Dieu est mort veut dire pour lui que l'homme est vivant, et comme dire le monde le créait, on était donc responsable de la rigueur avec laquelle on le créait.

Agora : La question des rapports entre langage et histoire, préoccupation constante dans vos travaux, a donc été déterminante dans votre choix des futuristes ?

H.C. : Cette question nous rapprochait, effectivement. Si les créateurs qui étaient hors programme politique, à l'exception de Maïakovski qui avait été militant dès l'âge de 16 ans, se retrouvent sur les barricades aux côtés des bolchéviques, c'est qu'ils espéraient ce moment historique pour se débarrasser de la pesanteur du réel, pour récupérer de nouveaux espaces de création. En cela, ils n'ont pas raté leur rendez-vous avec l'Histoire. Il est frappant de comparer ce moment à la Commune de Paris et



Texte de Khlebnikov illustré par Pavel Filonov.

de constater que tous les intellectuels français, à l'exception de Rimbaud, crachent sur ce mouvement de révolte.

Mais il faut insister sur les différences entre les motivations des futuristes et celles des bolchéviques. Pour ceux-ci il s'agit de trouver la chose utile au moment utile. Pour les futuristes il s'agit de trouver la parole juste au juste moment. C'est le mot, ou l'acte créateur, qui est l'acte utile, l'acte révolutionnaire. C'est une valeur en soi.

De là, également, la différence entre Khlebnikov et Maïakovski. Pour Maïakovski, qui avait eu le temps de s'imprégner légèrement de la pensée bolchévique, si le mot est pour le changement révolutionnaire, il devient ami. Pour Khlebnikov s'enfermer dans le monde de l'objet signifie la mort. Si le sens d'un mot se fige, il devient son propre oppresseur. Le premier utilise le langage comme support, comme rampe de lancement de ses idées, qu'il manipule comme de la dynamite. Khlebnikov, lui, creuse le mot pour qu'il devienne dynamite. La poésie est pour lui une insurrection permanente.

S.G. : L'itinéraire de Malévitch est, à cet égard, tout aussi exemplaire. Dès ses débuts, cherchant un nouveau regard, il parasite ses images d'objets qui capteront petit à petit le regard au détriment du sujet représenté. La lumière prendra peu à peu la place de ces objets qui brouillent le regard. Sa période cubiste s'oriente vers la disparition totale de l'objet. Pour Malévitch, le monde est une illusion qu'il faut dépasser pour s'approcher de l'essence des choses.

Pendant tout ce temps, il n'écrit pas, il ne théorise pas. C'est par l'intermédiaire de l'image qu'il forge sa conception du monde. Le futurisme ne sera qu'un avatar de plus dans sa quête de l'essentiel. Avec le Carré Noir il va consommer la rupture avec le futurisme et avec ses contemporains. Le Carré Noir est pour Malévitch la révélation de lui-même devant le rien, le vide, l'errance joyeuse.

Cette ascèse l'emmène vers le Carré Blanc sur fond blanc. Le blanc est le mouvement des couleurs, leur synthèse. D'ailleurs, en vidéo, pour étalonner toutes les couleurs on doit

« faire le blanc ». L'autonomie totale par rapport aux objets va conduire Malévitch vers un non-lieu total le libérant du monde. On peut parler à ce propos de démarche initiatique.

Agora : La révolution bolchévique s'est appuyée, elle aussi, sur l'image pour faire passer sa conception du monde. On peut même parler de révolution l'image... d'ailleurs quand le monde réel ne se conformait pas à cette image on changeait tout simplement le monde ! Comme cette photo de Staline assis aux côtés de Lénine, image sur laquelle va se construire la légitimité de Staline. Tant pis si sur le même banc il y avait aussi Kamenev. Il suffit de l'effacer de l'image... en attendant de l'éliminer physiquement.

H.C. : Il est vrai que pour les futuristes aussi la représentation du réel était bien plus forte que le réel lui-même. Mais il s'agissait d'arriver à s'extirper du monde de l'objet, d'arriver à une libération totale de l'individu. Leur propos n'est pas utilitariste. La différence avec les bolchéviques est dans le regard qui, pour ces derniers, était unique, univoque, au service de la révolution.

D'ailleurs c'est curieux qu'on parle de l'œil de Moscou...

Cette défiance du monde des objets, ainsi que la multiplicité des regards, le déséquilibre constant de leur recherche, va permettre que l'essai d'explication globale qui était le leur, échappe à la tentation totalitaire, contrairement aux expériences futuristes italiennes et au bolchévisme.

Et c'est que fondamentalement, malgré le langage voisin, ils ne parlaient pas de la même chose.

Agora : Un autre centre d'intérêt à avoir retenu votre attention semble être le défi moderniste des futuristes, leur particularité dans la traversée de l'histoire.

H.C. : Khlebnikov qui se disait futurien-habitant du futur a investi ce futur comme terrain de création, en véritable pourfendeur d'infini. Sa bagarre avec les mots met à nu le rapport à l'histoire. Le mot est façonné par la mémoire collective et il est donc porteur de cette mémoire. Le mot est mémoire en soi et sa

stratification est la matière précieuse à partir de laquelle on peut devenir un aéroplane du futur. De là sa conception individualiste de l'histoire. Il n'y a, en effet, que l'individu qui peut avoir la mémoire du langage dont il est porteur. De là également tout son travail sur les racines, sur cette mémoire stratifiée. Pour Khlebnikov, si l'on tue les racines, le mot meurt ; il devient technologique.

On mesure là toute la distance entre sa pensée et celle d'un Vertov appelant à l'avènement des machines, et cela même si on peut trouver la signature de Khlebnikov en bas du manifeste « La gifle au goût public ».

Ce paradoxe s'explique par la constante remise en question de la pensée futuriste qui emmena ses membres à se contredire à de nombreuses reprises. Mais cela faisait partie des fondements mêmes de leur pensée.

L'individualisme de cette pensée est en contradiction flagrante avec le messianisme bolchévique, résultant de cette vieille conception de l'intellectuel sauveur du peuple.

Agora : Comment expliquer, donc le cas d'un Pavel Filonov qui était toujours resté dans l'orthodoxie bolchévique ?

H.C. : Son cas est tout aussi éclairant. Si sa pensée est en apparence orthodoxe, sa vision sur les rapports maître/élève ne l'est point. En effet, pour Filonov chacun pouvait être maître de lui-même, chacun était porteur de sa propre maîtrise. En cela il était en contradiction avec la pensée bolchévique.

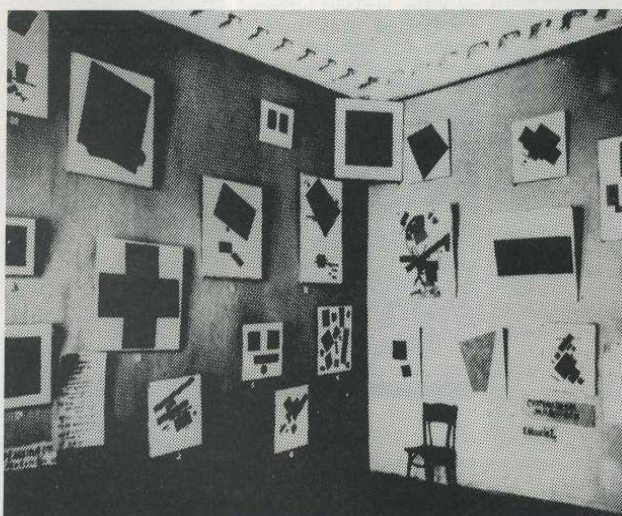
Filonov va chèrement payer son indépendance. Son œuvre restera reléguée dans les caves des musées soviétiques. Une première exposition pour laquelle un catalogue avait été édité, ne verra jamais le jour. Une autre tentative accompagnée d'un autre texte où on stigmatisait son dévotionisme, subira le même sort. Filonov meurt de faim en 1941 pendant le siège de Stalingrad.

Agora : Un des signes de toute époque révolutionnaire est la bagarre avec le temps, les tentatives de maîtriser le temps. Comment ont exprimé les futuristes ce rêve toujours renouvelé ?

H.C. : Le problème de la maîtrise du temps a toujours été une des questions fondamentales de toute civilisation. Il est révélateur que même ici, en France et de nos jours, les prisonniers n'aient eu, jusqu'à la réforme du régime des prisons en 1970, le droit de conserver leur montre, ils étaient placés hors-temps, il ne fallait pas qu'ils gardent la moindre maîtrise de leur temps. Même les clochers proches de l'enceinte de la prison devaient rester muets...

Pour les futuristes, il ne peut y avoir de temps et d'espace que relatifs. Ce type de pensée prend en main la maîtrise du temps. Cette relativité est également à l'origine de tout le mouvement pictural qui a cassé la représentation du réel. C'est par elle qu'on retrouve aux côtés d'un Malévitch, un homme comme Filonov.

S.G. : Avec la disparition de cette notion de relativité, de la notion du monde en tant qu'illusion, la recherche de l'essence des choses disparaît et le monde des objets revient au galop. C'est la réification totale, une civilisation qui ne se visualise qu'à travers l'objet. On peut dire que Malévitch c'est le dernier grand peintre. Après lui la peinture est sortie des enjeux du siècle.



Le chemin de croix vers l'ascèse de Kazimir Malévitch.

«COLO» LIBERTAIRE

En juillet 1983, le groupe Bakounine de la F.A. a organisé une «colo» dans l'île d'Oléron. Cette «colo», qui pendant un mois a réuni un moment de vie collective entre enfants et adultes et s'inscrivait dans la perspective de l'éducation libertaire. Cette année, nous avons décidé de récidiver. En conséquence, au mois de juillet 84, toujours dans l'île d'Oléron, aura donc lieu une nouvelle «colo». Cette année, cependant, parce que nous avons l'acquis de l'an dernier et que notre cohérence s'est renforcée et affinée depuis, nous avons décidé de sortir du cocon douillet du silence et d'informer l'ensemble du mouvement libertaire de l'existence de notre projet. Ceci, parce que nous pensons que notre «colo» (comme d'autres projets du même ordre) peut être l'affaire de tous et qu'elle peut servir de détonateur à la mise sur pied de projets similaires. Aussi, nous avons décidé d'organiser dans le cadre de la «colo» de cette année, deux week-end de réflexion-débat qui seront ouverts à tous. Les 7 et 8 juillet seront centrés sur l'éducation libertaire. Samedi 7 : les libertaires et l'éducation dans le cadre des institutions existantes (éducation nationale, secteur para scolaire, éducatif...). Dimanche 8 : les libertaires et l'éducation hors des institutions (crèches sauvages, écoles parallèles, l'enfant et la famille...). Le second week-end sera centré sur les rapports entre la révolution sociale et la révolution au présent et au quotidien. Samedi 21 juillet : éducation, luttes de libération sexuelle, écologie... Dimanche 22 juillet : alternatives et révolution. Si vous désirez participer à ces week-end, l'adresse de la «colo» est : A.D.I.L., villa les «4 J», 35 chemin de l'Angle, Chaucre, 17910 St-Georges d'Oléron. Pour toute correspondance concernant la «colo» : Groupe Bakounine, A.D.I.L., B.P. 284. 17312 Rochefort Cedex.

FAITES PASSER

Sur Rennes s'est créée une Coordination Libertaire Lycéenne. Pour tous contacts avec la coordination : c/o CPCL, 17, rue Victor Hugo, 35000 Rennes. Elle tient également une permanence tous les mercredis à 14 h au 9, rue de la Paillette à Rennes.

JOURNÉES ANTI-AUTORITAIRES N°2

Les journées anti-autoritaires sont reconduites cette année.

La crise des théories révolutionnaires parce qu'inadaptées aux problèmes de l'époque, la gauche au pouvoir et l'absence de luttes offensives face à la crise économique et aux restructurations, sont autant de facteurs qui font que beaucoup d'individus et groupes animés d'un désir de transformation radicale de la société sont un peu dans une situation de désarroi. Etat de désarroi qu'aggrave l'atomisation générale, qui empêche que les idées qui commencent à refluer ici ou là se diffusent auprès de tous les concernés.

Il ne s'agit pas pour le mouvement révolutionnaire de se contenter d'un bilan de ses limites, et de s'y complaire. Bien au contraire, il s'agit pour lui de dépasser son niveau actuel d'éclatement, de marginalisation, de querelles sectaires ce qui nécessite en grande partie l'organisation de nouvelles journées en juin.

C'est dans cette perspective générale que veulent se placer les journées 1984. Comment ? à partir peut-être d'une réflexion sur les journées 83, voir comment on peut aller au-delà. Tout le monde est donc convié à y réfléchir.

Il faut donc que ces journées mettent en évidence, au-delà des différences, les convergences essentielles (rapport au travail, à la politique institutionnelle) et que par conséquent ces journées envisagent la mise en place de «médiations» qui permettent de briser l'état d'atomisation et que s'expriment publiquement et de manière coordonnées ces points communs. C'est à dire, que soit envisagées des interventions communes, comme premières étapes d'un renouveau du mouvement révolutionnaire.

Journées anti-autoritaires du vendredi 15 juin au dimanche 17.

A l'AGECA, 177, rue de Charonne, 75011 Paris.

NOUVEAU GUIDE DE L'OBJECTEUR

Comment effectuer une demande d'objecteur de conscience ? Quelles sont les difficultés que l'on peut rencontrer et que l'on doit éviter ? Un service civil, pour quoi faire ?

C'est à toutes ces questions que le guide de l'objecteur essaie d'apporter une réponse, pour tous ceux qui méconnaissent la loi, qui voudraient s'en servir ou tout simplement s'informer.

Le guide se veut un organe d'information, clair, précis et simple. Mais il se veut aussi un moyen de sensibilisation à la lutte collective contre l'embrigadement du service national, et pour une résistance à la militarisation croissante de notre société.

68 pages, le nouveau «Guide de l'objecteur» est à commander à : Objection collective c/o CEP - B.P. 5006 St-Jean 69245 Lyon Cedex 5 (Chèques à l'ordre de Fernand Karagiannis - 10 F l'exemplaire + 6,30 F de port ; pour les commandes groupées : 6,50 F + le port).

JEUNES LIBERTAIRES

Le 2 juin s'est tenu dans les locaux de la CNT au 33, rue des Vignoles 75020 Paris, le congrès constitutif des Jeunes Libertaires. Les Jeunes Libertaires existent (sur Paris) depuis le début de l'année 1984 sous la forme d'un collectif : c'est pour se donner des bases claires d'action et pour être vraiment efficaces que Jeunes Libertaires a décidé de s'organiser sérieusement. L'action des Jeunes Libertaires va surtout en direction des lycées et de la jeunesse pour, à court terme, insufler des luttes. Pour cela, nous tirons régulièrement des tracts, nous vendons notre journal «Les Carottes bouillies» (n° 1, 1 F, prix symbolique) et faisons aussi tous les lundis de 18 à 19 h une émission : «Près du radiateur» sur Radio Libertaire (89,5). Contact : Jeunes Libertaires, B.P. 122, 75623 Paris Cedex 13.



JOURNÉES INTERNATIONALES SUR L'APPRENTISSAGE LIBERTAIRE

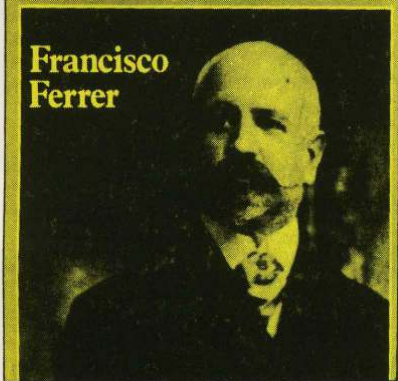
La Fédération nationale des Syndicats de l'Enseignement de la C.N.T. espagnole organise du 23 au 28 juillet des Journées Internationales sur l'apprentissage libertaire et ses alternatives. Il s'agit de favoriser une rencontre internationale entre les chercheurs, les professionnels de l'enseignement et les collectifs éducatifs, pour mettre en commun des expériences pédagogiques et élaborer une analyse des perspectives éducatives présentes et futures qui débouchent sur la construction d'une société différente. Nous avons pris des contacts avec Ivan Illich, Noam Chomsky, Savater... et avec des collectifs français, italiens, suédois... se situant dans une perspective libertaire. La rencontre aura lieu à l'Ecole Lorca de Motril, ville côtière grenadine (Grenade - Espagne). A l'heure actuelle sont prévus les thèmes suivants : — Au-delà de la rénovation pédagogique ; — comment réaliser une pratique libertaire dans une école primaire ; — étude d'une expérience éducative progressiste en Andalousie. Pour une information plus complète vous pouvez vous adresser au Syndicat de l'Enseignement de la CNT, rue Marqués de Falces n° 5, 2°, de Grenade.

ABONNEZ-VOUS A AGORA.

MÉGAPHONE

Cahiers de l'Institut d'Histoire des Pédagogies Libertaires

Francisco
Ferrer



PÉDAGOGIES LIBERTAIRES

Le 13 octobre 1909, Francisco Ferrer i Guardia, « le fondateur de l'Ecole Moderne, l'éditeur rationaliste, le directeur de la revue l'Ecole Rénovée, le Président de la Ligue Internationale pour l'Education Rationnelle de l'Enfance » était fusillé à Barcelone par la très catholique monarchie espagnole.

Le tout récent Institut d'Histoire des Pédagogies Libertaires vient de rééditer une brochure, parue au début du siècle, retraçant la vie et l'œuvre de ce pédagogue libertaire. Certes, comme le reconnaît J.-P. Caro en postface « les lecteurs praticiens de l'Education regretteront peut-être d'en savoir plus sur l'activité éditoriale de Ferrer et son ardeur internationale pour la promotion de l'Education Rationnelle que sur ce qui constituerait vraiment la 'différence' immédiate et concrète de son école ». Aussi, pour combler un peu ces carences, il retrace, à grands traits, les idées-forces de l'Ecole Moderne et lance le débat. Car telle est la fonction essentielle de cette réédition. Et l'Institut s'en explique clairement : il voudrait qu'autour « de ce livre et de sa critique se réunissent ceux qui ont, quelque jour, voulu approfondir les informations recueillies dans les trop rares ouvrages disponibles (...) ceux qui, chercheurs et praticiens, souhaitent faire connaître tant leurs travaux sur l'un ou l'autre de ces pédagogues

libertaires que leurs pratiques quotidiennes (...) ceux qui, en fin, enragent de ne pouvoir définir le fossé entre leur pratique coopérative de la classe et ce que, plus ou moins précisément, ils conçoivent comme étant L'EDUCATION LIBERTAIRE dont ils se voudraient les artisans ».

Dans ce sens, un catalogue de rééditions a déjà été établi qui contient des auteurs comme Han Ryner, C.A. Laisant, S. Faure.

Certes, l'Ecole Laïque a quelque peu bousculé l'esprit de soumission religieuse auquel s'attaquait Francisco Ferrer. Mais l'actuelle mobilisation en France des tenants d'une école dite libre et les reculades d'un gouvernement dit socialiste redonnent une certaine jeunesse à ce texte. Quoi qu'il en soit, aucune des deux écoles en lisse n'ont atteint le but fixé par Ferrer en 1901 : « Elever l'enfant de manière qu'il se développe à l'abri des contraintes idéologiques ».

Aujourd'hui, l'I.H.P.L. veut lancer le débat. Mais il « n'est à ce jour, en dépit de toutes ses majuscules, qu'un fantôme ». Pour lui donner vraiment vie, une adresse : Jean-Pierre Caro, Caradeuc, La Harmoye, 22320 Corlay.

J.D.

« Cahiers de l'Institut d'histoire des pédagogies libertaires : Francisco Ferrer », 48 F. Editions Ivan Davy, rue Basse Hallopeau, 49190 Denée.

MA PAROLE, C'EST DE LA MUSIQUE !

« Parole et Musique », un mensuel qui s'attache à révéler l'image réaliste du monde de la chanson. Son travail : « faire reconnaître la chanson vivante, celle qui va dans le sens naturel de la vie, de la liberté ». Point d'apologie de la chanson engagée : « P et M ne saurait se compromettre, comme tous les magazines de variétés, à promouvoir une forme de chanson (aussi bien estampillée de gauche que de droite) qui aille à l'encontre des principes élémentaires du respect de l'autre et de la dignité humaine ». Contre le racisme, le bellicisme, la misogynie... Parole et musique !

• P.M. Herville (Chataincourt), 28270 Brezolles.

ALLONZ'ENFANTS

Aujourd'hui, les tenants de l'école publique et de l'école privée se crépent le chignon. Il serait peut-être temps de remettre les pendules à l'heure. Que ce soit l'Etat ou l'Eglise qui dirige : l'école, c'est toujours aussi chiant. Parents et politiciens, qui luttent pour l'une ou l'autre école, ne militent pas pour que leurs enfants deviennent des individus autonomes mais bien pour qu'ils aillent dans le moule qu'ils ont choisi pour eux. C'est à cause de ça et aussi parce qu'il y en a marre de voir tous ces autocollants disant que telle école lave plus blanc, que le Groupe Allonz'Enfants et les auteurs de Ni Vieux, Ni Maîtres (guide à l'usage des 10/18 ans) viennent d'éditer un autocollant : « Une seule école libre, l'école buissonnière ». Tarifs, port compris : 1 ex. 4 F, 10 ex. 30 F, 50 ex. 70 F à Allonz'Enfants, 9, impasse des Pommiers, 76800 St-Etienne-du-Rouvray.

UNE HISTOIRE EXEMPLAIRE

Créé, en 1973, autour de quelques jeunes réfractaires, « Objections en Monde Rural » (O.M.R.) est, dix ans plus tard, un réseau qui comprend cinq groupes locaux et diffuse son bulletin à 1200 exemplaires. C'est même, certainement, l'un des comités antimilitaristes les plus dynamiques de France. Une histoire exemplaire que retrace un ouvrage récemment paru et intitulé, précisément « Dix ans d'Objections en Monde Rural ». Rédigé collectivement par cinq de ses membres, ce qui, à l'origine, devait être une brochure de bilan comporte... 288 pages abondamment illustrées. 288 pages variées, d'une lecture agréable, pour rendre compte d'une intense activité. C'est la première fois, à ma connaissance, qu'un comité local publie un tel document sur son histoire, sa pratique, ses évolutions successives : coupures de presse, photos, reproductions de lettres et témoignages reconstituent la mémoire collective, le « vécu d'un groupe antimilitariste de la Loire et du Rhône depuis 1973 », comme

l'indique modestement le sous-titre du livre.

Trop modestement sans doute. Car si l'ouvrage s'apparente parfois à un album de famille – fort instructif au demeurant (des témoignages de parents d'objecteurs sont, à cet égard, intéressants), la variété de ton et de forme en fait, aussi, un remarquable recueil d'histoire populaire : Extraits des archives départementales, les documents relatifs aux réfractaires du XIX^e siècle dans la région sont à ce jour inédits et... passionnants. Complété par une liste d'adresses, un choix de livres et de films, ainsi qu'une fort judicieuse analyse de la militarisation en rural, le voilà également devenu petit guide pratique très actuel. Ouvrage à plusieurs voix, document unique difficilement classable, le livre vert d'O.M.R. est bien – la formule s'impose – un livre important pour tous et toutes les antimilitaristes.

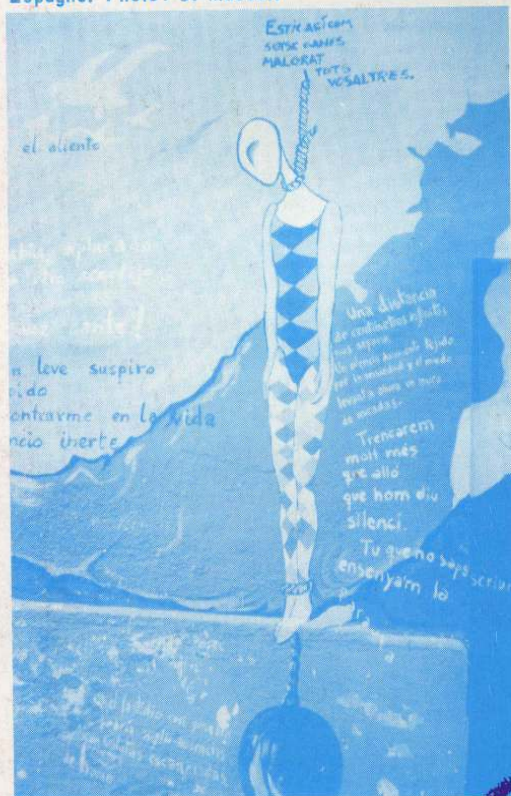
M.A.

« Dix ans d'Objections en Monde Rural » est disponible auprès de Jean-Marc Roulet - 16, rue Gabriel-Cordier 69650 St-Germain au Mont-d'Or (70 F l'exemplaire + 13 F de port).



Rennes. Photo: J. Massot.

Espagne. Photo: J. Massot.



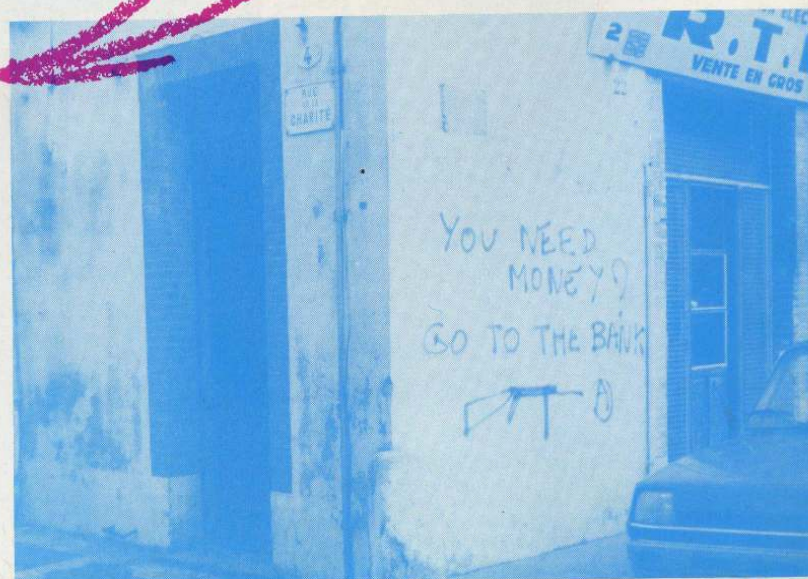
Barcelona. Photo: J. Massot.

GRAFFITOS

GRAFFITOS

GRAFFITOS

Graffitos, nouvelle rubrique. Les murs parlent et vous les écoutez. Bonjour les pinceaux en révolte et en poésie. Il y a toujours un graffito intéressant à portée d'appareil. Alors, clic ! clic ! photo prise. Vous nous l'envoyez, nous la publions et vous gagnez un abonnement gratuit pour une ou un ami. Etonnant, non ?



Toulouse. Photo: Marianne Salesse.